

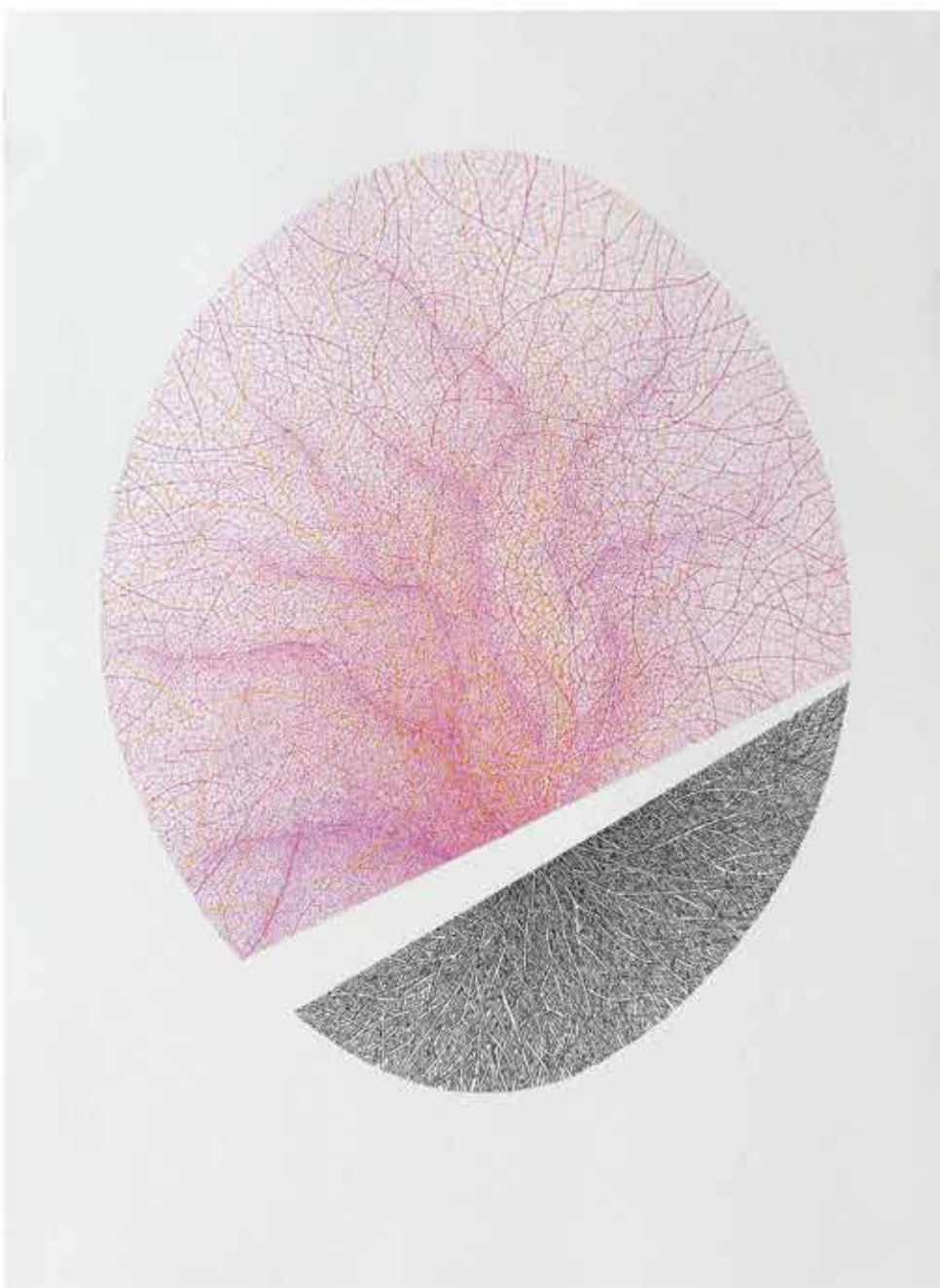
incertain regard

la revue

N°13 - novembre 2016

de la résistance au monde... à la confrontation à soi

Dominique LARDEUX, Les Oves, pierre noire et crayon de couleur sur papier, 2016



Jacques Allemand, Manuel Becerra Salazar, Henri Cachau, Marie Dagand, Christian Degoutte, Françoise Delorme, Guillaume Dreidemie, Irène Duboeuf, Rémi Faye, Patrick Fourets, Jean-Paul Gavard-Perret, Patrick Guillard, Claudine Guillemain, Cécile Guivarch, Dominique Lardeux, Ronda Lewis, Hervé Martin, Jean-Michel Maulpoix, Jean Perguet, Eric Piette, Pierre Rosin, Harry Szpilmann

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle

www.incertainregard.com

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion

Véronique Forensi

Patrick Fourets

Jean-Paul Gavard-Perret

Martine Gouaux

Patrick Guillard

Claudine Guillemin

Cécile Guivarch

Solène Hazouard

Marie-France Le Cabellec

Ronda Lewis

Hervé Martin

Gérard Noiret

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue

contact@incertainregard.com

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .doc, avec des marges verticales et horizontales de 4,5 cm, interligne 1,5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL	P. 4
AUTOUR DE JEAN-MICHEL MAULPOIX	P.5/9
Entretien par Patrick Fourets Inédit : extrait de <i>L'hirondelle rouge</i> de Jean-Michel Maulpoix	
MISCELLANÉES	P. 11/37
Sélection de la rédaction	
<i>Le tremble au cœur autour</i> (extraits). Jacques Allemand	
Poèmes de Guillaume Dreidemie	
Poèmes de Rémi Faye	
Poèmes de Pierre Rosin	
<i>Mascaras orientales, Kawabata dori, Kamakura, Nara, Tokyo</i> . Manuel Becerra Salazar traduits par Harry Szpilmann	
Contributions des Chantiers d'écriture	
<i>Rome pour toi</i> . Marie Dagand	
<i>Calcaires. Géologue. Être géologue</i> . Claudine Guillemain	
<i>La faux</i> . Patrick Fourets	
<i>Toutes les vies</i> . Ronda Lewis	
ENTRETIENS AVEC DOMINIQUE LARDEUX	P.39/43
par Claudine Guillemain	
CARTES BLANCHES	P.45/65
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : <i>Autre huche (Apostilles pour têtes chercheuses)</i>	
Carte blanche à Cécile Guivarch : Christian Degoutte, Françoise Delorme	
Carte blanche à Hervé Martin : Irène Duboeuf, Henri Cachau, Eric Piette	
PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR Héritage	P.67/72
Henriette Grindat, Albert Camus, René Char, Philippe Djian, Jean-Philippe Toussaint, Amin Maalouf, Yuval Noah Harrari, Jacques Lacarrière par Jean Perguet	
NOTES DE LECTURE	P.73/75
<i>Le collier rouge</i> de Jean-Christophe Rufin, par Patrick Guillard	
<i>Vie et œuvre de Constantin Eröd</i> de Julien Donadille, par Patrick Fourets	
NOTICES BIOGRAPHIQUES	P.76/77

Éditorial

Nous voilà, en ce début d'automne, à l'aube d'un funeste anniversaire*, de nouveau au rendez-vous avec nos morceaux choisis.

Nous ouvrons ce numéro à la rencontre de Jean-Michel Maulpoix, qui par ses mots met en perspective ce que nous portons dans cette revue :

« *La poésie est le cœur de la littérature. C'est là qu'elle est vivante.* »

Cet auteur nous a fait cadeau d'un inédit annonciateur de son prochain ouvrage à paraître au printemps : *L'hirondelle rouge*, titre en écho à une œuvre de Miro.

Puis vous retrouverez notre sélection pour cette édition : des poèmes, des poèmes, que des mots en poésie. Nous publierons des nouvelles dans le numéro à paraître en mai 2017.

Viennent ensuite nos contributions, qui vous feront voyager, de Rome avec Marie Dagand aux Calcaires « sous nos pas » contés par une géologue, puis nous vous mènerons à deux histoires, une de gestes et l'autre de Vies.

Vous retrouverez notre rendez-vous avec la peinture, fil ténu, que nous conservons dans cette revue. Nous vous proposons dans ce numéro de découvrir quelques œuvres de Dominique Lardeux et l'entretien que nous a offert l'artiste : « *l'œuvre ne vit qu'au travers du regard du spectateur qui va dialoguer avec elle...* ». Plongez-vous dans cet échange qui vous ramènera à la poésie avec l'évocation du « livre pauvre ».

Ensuite cartes blanches à nos fondateurs, Jean-Paul Gavard-Perret, Cécile Guivarch et Hervé Martin.

Nous nous quitterons avec le journal de l'un de nos lecteurs-contributeurs assidus qui reprend le dialogue amorcé en mai de cette année et vous donnera (nous n'en doutons pas) envie de lire « *cette pile de livres offerts.* »

Nous vous avons laissé quelques notes de lecture pour vous inviter encore et toujours à lire...

Très bel automne, à l'année prochaine.

* nous avons un devoir de mémoire de continuer à œuvrer pour tout ce qui refuse le nihilisme.

Autour de Jean-Michel Maulpoix

Un entretien avec Jean-Michel Maulpoix par Patrick Fourets

Le RER parisien peut mener le voyageur bien au-delà des limites de l'Île-de-France. Il m'a conduit au pays de la Poésie lyrique critique. Jean-Michel Maulpoix me l'a fait découvrir au cours d'une conversation qui s'est tenue au Comptoir des Arts à Paris.

Jean-Michel Maulpoix est un ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, agrégé de lettres modernes et professeur à l'Université Paris III (Sorbonne Nouvelle). Il a présidé la Maison des écrivains de 2004 à 2007 et la commission d'aide à la création poétique du Centre National du livre. Il a été Directeur du Nouveau Recueil. Rien d'étonnant, l'envie d'écrire l'a gagné dès son plus jeune âge. Il a vraiment commencé « pour de bon » après le bac (petits poèmes, journal et pièces de théâtre). À 26 ans, en 1978, son ouvrage : *Locturnes*, est publié aux « Lettres nouvelles » chez Maurice Nadeau.

Après quelques poèmes en vers (dont certains ont été publiés), il a suivi la voie initiée par Charles Baudelaire, le père fondateur de la poésie en prose, pour écrire sous cette forme. Il s'y tient encore aujourd'hui. Explication :

« Dans la prose, il y a une liberté, une simplicité, un inachèvement. Il y a aussi moins de contraintes que dans le jeu des rimes, et donc dans le rythme.

C'est la forme qui me convient le mieux pour décrire, analyser et exprimer de manière simple des réalités sensibles. Mon livre le plus connu : Une histoire de bleu en est l'exemple. Il s'agit d'une description méditative de ce que peut évoquer la couleur bleue : tout ce qu'elle peut porter en elle de l'imaginaire. Dans Une histoire de bleu, j'ai investi un appétit d'idéalité qui dépasse la dimension « fleur bleue ». L'intérêt pour la peinture a également joué un rôle dans la gestation de ce livre. D'ailleurs, je fais parfois moi-même de la peinture pour me déconditionner de l'écriture. Ce que j'aime en elle, c'est son silence. L'écriture reste également une histoire d'œil : attention, vision ; il n'y a pas d'écriture possible sans travail d'observation... Par ailleurs, le sentiment, les affects, si décriés soient-ils parfois, représentent aussi quelque chose de très précieux qui évidemment nous attache aux êtres. En poésie, il faut sans cesse réévaluer cette matière subjective, et l'inscrire dans des cadres formels. »

Convalescence du bleu après l'averse...

Le ciel se recolore. Les arbres s'égouttent et le pavé boit. La ville aussi essaie des phrases. Rires mouillés et pluie de pieds nus. On dirait que le paysage est tout éclaboussé de croyance.

On voudrait jardiner ce bleu, puis le recueillir avec des gestes lents dans un tablier de toile ou une corbeille d'osier. Disposer le ciel en bouquets, égrener ses parfums, tenir quelques heures la beauté contre soi et se réconcilier.

Une histoire de bleu - extrait

Votre expression, votre propos s'expriment à travers la prose poétique, plutôt que par le roman, qui est pourtant une forme plus usitée d'écriture ?

« Je n'ai jamais été vraiment tenté d'écrire des romans. La poésie est le cœur de la littérature, c'est là qu'elle est la plus vivante. C'est là que l'écriture s'analyse, se réfléchit. C'est là que, pour moi, l'essentiel se passe. Pourtant, la poésie est en porte à faux avec l'époque et sa circulation rapide de produits très éphémères qu'on voit apparaître chez les libraires à la rentrée de septembre. La poésie est plus aventureuse que le roman, mais elle est de plus en plus confidentielle. Elle ne cadre pas avec la logique commerciale des éditeurs. Elle est publiée dans de petites maisons d'édition : petits éditeurs, petits tirages, petit public... Néanmoins beaucoup d'innovations, de nouvelles formes d'écritures viennent de la poésie. Elle a modifié la préhension de la langue. À tel point que dans les années 1970, certains auteurs ont récusé le partage poésie/prose en posant la notion de « texte » comme étant la notion la plus juste pour rendre compte de ce mélange. Ils souhaitaient parfois que le roman absorbe l'énergie de la poésie dans ses démarches.

Hugo, qui a composé un énorme massif d'œuvres poétiques (des kilomètres de vers !) y était par exemple déjà parvenu au XIX^e dans son roman, *Les Misérables* (défini par lui-même comme un « poème de l'humanité »). Les croisements qu'il opère entre les deux genres sont extrêmement féconds. Il n'hésite pas à se détacher de sa narration pour offrir au lecteur des grands morceaux de fresques poétiques.

La poésie est à la fois un lieu de concentration formelle extrême, de réflexion sur le langage, et pareille à un champ ouvert. Le mot « poésie » vaut aussi bien pour des poèmes très simples de Prévert, des sonnets très complexes de Mallarmé, de grands poèmes interminables de Victor Hugo, des haïkus, ou des poèmes en prose. Il y a là une sorte d'élasticité extraordinaire. Ce mot « donne » sur l'intégralité de l'expérience de la langue. C'est à la fois un resserrement et une expansion. Le mouvement de systole et de diastole d'un cœur qui bat. Sans cesse, la poésie s'ouvre et se referme.

Il y a aujourd'hui des pratiques poétiques davantage tournées vers l'image, la musique (le rap). Ce sont des hybridations nouvelles entre les médiums. Personnellement je reste très attaché au travail de la plume, du crayon. Je cherche une sorte de nudité du langage. Je n'ai pas envie de mélanger mes vers à de la musique. La force d'un poème est d'être musical par lui-même, et porteur d'images. Il transporte sa propre lecture et il impose son propre médium. Écrire de la poésie, c'est faire des choix. Évidemment, il y a des poèmes qui ont fait l'objet de chansons. Ferré, Ferrat, Brassens ont chanté Rimbaud, Verlaine, Aragon, Prévert... En poésie, chacun a son périmètre d'action particulier.»

Le matin, dans le pré, il y a des gouttes de soleil et des araignées endormies sur les paupières des fleurs, des bagues à leurs doigts, du rouge à leurs lèvres closes... L'abeille se penche par-dessus leur chemise qui bâille ; elle voit pointer le bouton au milieu de la corolle ; son cœur alors tombe dans le pollen.

Les abeilles de l'invisible - extrait

Quand intervient la construction de vos textes ?

« La construction intervient quand je passe du texte sur feuillet libre à la conception du livre. Exemple : dans *Une histoire de bleu*, il y a 9 fois 9 textes qui composent l'ouvrage. C'est à la fois complexe et harmonieux. Le texte de la page de droite et la page de gauche sont construits sur le même format. J'ai créé un moule nécessaire, pas trop contraignant, mais qui me permet de cadrer les textes, surtout pour enclore verbalement une matière aussi insaisissable que le bleu ! »

Vous avez consacré au lyrisme au moins 2 ouvrages à 20 ans d'intervalle : *La voix d'Orphée* (1989) et *Pour un lyrisme critique* (2009).

« J'ai travaillé longtemps sur la question du lyrisme car je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup d'approximation et de stéréotypes dans l'image qu'on en véhicule. On attache le lyrisme à l'idée de l'expression personnelle, sentimentale, un peu complaisante, du « moi ». En vérité, il y a beaucoup d'autres paramètres qui entrent en jeu dans l'écriture lyrique, à commencer par l'animation, le rythme, la chaleur du discours, son élévation, la force et la recherche d'une énergie... J'ai voulu montrer que le poète n'est pas quelqu'un qui se mouche dans ses vers ou qui va y pleurnicher. C'est quelqu'un qui va produire des émotions avec des données objectives. Il va trouver un dynamisme d'écriture singulière, une énergie particulière. Un poète qui est bien représentatif de la poésie lyrique c'est Apollinaire, il y a à la fois chez lui l'expression sentimentale et l'énergie. Dans *Le Pont Mirabeau*, on a l'image d'une poésie qui coule toute seule sous la plume. En fait, il y a là des valeurs de musicalité, des effets de résonance et de reflets très subtils. Il y a aussi, dans *Zone*, toute la dynamique de la vie moderne. Dans l'écriture lyrique, je me suis beaucoup intéressé au mouvement qui me semble devoir être considéré plus attentivement, par rapport à l'imagerie sentimentale et complaisante qui accompagne la perception du lyrisme. Le sentiment doit être solidaire d'une quête de sens. Il faut une réorientation. Le sentiment narcissique, pour lui-même est stérile. De fait il ne conduit pas très loin. »

Quand, à force de demeurer cloîtré dans les chambres austères de la langue, je ne peux plus écrire un mot, ayant épuisé la mémoire de mes excursions, je retourne sur ce chemin pour vérifier que rien n'y change, et qu'il me faut tout recommencer, puisqu'un fragment de faïence rose continue de briller dans l'herbe à côté des fils électriques et des cerises tombées.

Le chemin de Mareil me conduit ainsi jusqu'à la mort. Je suis certain de pouvoir compter sur son silence. Et je me réjouis qu'il mène à une église, avec deux vierges de plâtre peint, un Christ et des images pieuses auxquelles je me garderais bien de croire.

Papiers froissés dans l'impatience - extrait

Dans vos textes poétiques, vous évoquez souvent le rapport de l'humain à la mort ?

« La littérature prend sa source dans l'angoisse, dans une conscience très aiguë de la finitude. C'est cette finitude qui nous rend les choses précieuses : c'est par elle que l'on est sensible à la lumière du jour comme à la beauté des femmes, à la nature, à l'enfance... Il n'y a pas véritablement d'émerveillement dans le monde qui ne soit rattaché à cette pensée-là.

Quand on est jeune, on confond facilement solitude et finitude... Cette pensée de la finitude, que j'ai rencontrée très tôt, a-t-elle nui à mon bonheur de vivre ? En partie, oui. Écrire de la poésie ne va pas sans une relative perte de légèreté, d'insouciance, si ce n'est une mélancolie foncière... En même temps, j'aime profondément la vie, cette vie, la seule... Je ne me morfonds pas. Je cherche les raisons d'être. La poésie, je la sens comme le lieu d'examen de nos raisons d'être, de nos attaches : elle me dit ce par quoi je tiens au monde, par quoi je tiens aux autres, par quoi je tiens à la langue, par quoi je tiens à moi-même. »

« Je suis en relecture d'épreuve de *L'hirondelle rouge* qui sortira aux éditions du Mercure de France au mois de février 2017. L'idée du titre m'est venue d'un tableau de Miró : *Amour d'hirondelle* (1934).

Mon hirondelle est d'une espèce étrange : à la fois rouge de froid (pour ne pas être partie en migration avant l'hiver) et rouge de désir (car messagère de l'amour). Elle porte en elle le désir amoureux qui fait contrepoids à la mort. C'est un oiseau dont je pourrais dire qu'il constitue un antidote à l'angoisse qu'a générée en moi l'appréhension de la mort à travers la disparition de mes parents. Semaine après semaine, j'ai vécu parfois comme une descente aux enfers mes visites à la maison de retraite. L'image de toutes ces vieilles personnes, quelle insondable tristesse... J'ai éprouvé un besoin d'écrire, de mettre des mots sur ce que j'avais vu. L'expérience de la vie est aussi l'expérience de la finitude commune à tous. Elle devient inévitablement douloureuse dans son intensité. »

Jean-Michel Maulpoix

LE ROUGE DES HIRONDELLES

Notes composées en marge du livre *L'hirondelle rouge*, à paraître au Mercure de France en février 2017.

«La peinture c'est étudier la trace d'un petit caillou qui tombe sur la surface de l'eau, l'oiseau en vol, le soleil qui s'échappe vers la mer ou parmi les pins et les lauriers de la montagne» (Juan Miró)

Rouge sur un fond de ciel excessivement bleu, c'est ainsi que Juan Miró a peint *Hirondelle Amour*. C'est cet oiseau qui chante, perché sur mon épaule, quand sous les arbres, dans un jardin, au bord d'un lac, parmi les fleurs et les enfants, le temps de vivre bat doucement.

Pages blanches et couverture noire, tel est le petit carnet que j'emporte avec moi lorsque je voyage : de la taille d'une hirondelle.

Quelques grammes d'encre au cœur.

J'écris comme on écoute battre le cœur de cet oiseau au vol aigu, habillé pour je ne sais quelle soirée.

C'est l'hiver.

Pourtant, cette hirondelle n'est pas partie : la voici les ailes rouges de froid, immobile sous la neige. Rouge aussi bien de colère ou de désir ?

Écrire, au cœur de tout ce noir, comme guetter dans la nuit épaisse le vol en épée, en épi, rapide, d'une hirondelle rouge.

Rouge serait aussi bien le vol d'une hirondelle chauffée à blanc.

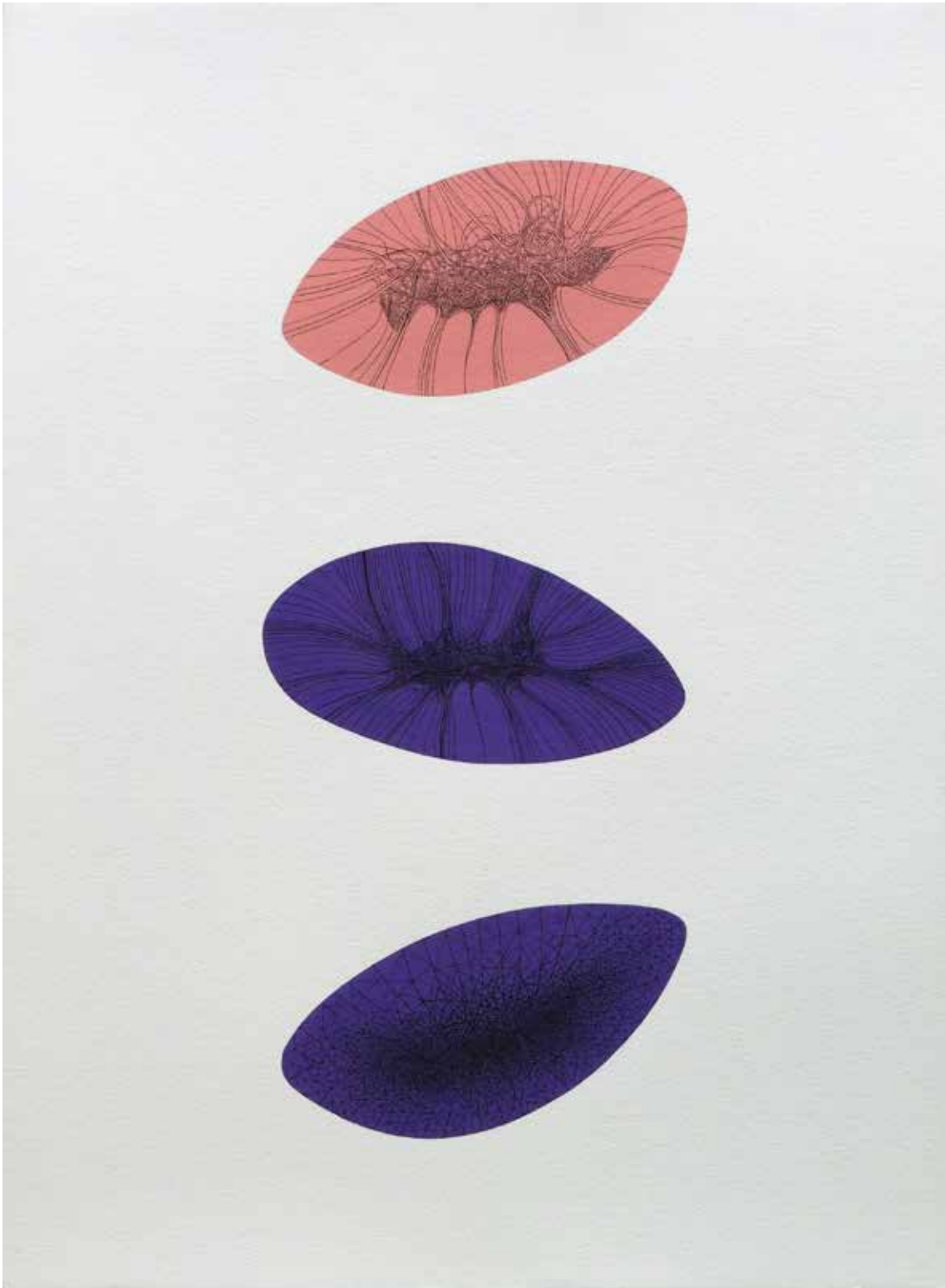
Une hirondelle rouge, c'est un cœur qui vole.

Femme, oiseau, étoile... Imaginer un poème fait des variations sur une hirondelle rouge, en sa robe, en son ciel, en son nid, dans le vent, venant et s'en allant, portant en plein jour la nuit si légère de ses rêves : un poème qui serait capable d'envol, et pourtant pareil au craquement d'un pas sur le plancher disjoint d'une chambre aux volets clos.

Le livre auquel je songe n'est pas de mélancolie mais de choses vues et de tristesse pensive.

À la fin de l'*Odyssée*, devant les prétendants, quand aussi aisément qu'un homme jouant de la cithare, Ulysse tend de la main droite le nerf de son grand arc, il résonne « comme le cri de l'hirondelle ».

La corde pousse un cri d'oiseau.



Dominique LARDEUX, Composition 4, gouache et encre sur papier, 2016

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Jacques Allemand

Le tremble au cœur autour

extraits - à paraître aux éditions Propos 2

sous le tremble

*des ombres tragiques et des
ombres ridicules et d'autres
qui sont l'un et l'autre à la
fois - celles-là je les aime
particulièrement*

Thomas Mann

il a un centre
entre l'aller et le venir
revus par votre histoire
il sait partir pas loin,
dans les parenthèses,
se faire remplacer dans l'eau glacée
il n'a pas de tête
il est le corps du chien
le corps du sommeil
son mouvement de petit dieu des fontaines et des bois
il l'accompagne de deux notes fredonnées
il ne se juge pas
ne juge pas

qu'est-ce qu'il répète
renouer sans dénouer
une romance avec l'enfance avec la mort
avec la mer il s'entend bien,
ses à-coups sans importance
prennent le large
enfin trois dimensions
dans les failles entre les vagues

mime infatigable
à tour de rôle enfant capricieux oiseau sous la pluie
petit dieu nerveux
avec lui c'est vite complet mais il n'arrête pas
il n'aime pas les tirades
il préfère le tic-tac la mèche du chef d'orchestre
le va-et-vient du tracteur dans le champ
le yin et le yang
sans cesse il cherche des confirmations

«encore moins le fil dans l'aiguille
mais ceci n'arrive pas»
dans le miroir déformant de l'exactitude
l'estocade des deux bords
(notons qu'on se relève plus vivant qu'avant)
vouloir chante
vouloir danse
comme une abeille

l'envers et l'endroit
petite fatalité distraite
qui se répète
quelque chose est là
entre,
un mot caché dans un autre,
il n'hésite pas
c'est la cible qui se balance

en remontant à la source
est-il seul
(il se dédoublerait en chemin)
sont-ils deux,
reflets l'un de l'autre
pas tout à fait d'accord,
qui se reconnaissent
à leur besoin de creuser en eux
dans les choses autour
dans leurs semblables,
à leur impatience qui n'attend rien

nous sommes leurs témoins
nous sommes leurs noces
entre les deux couleurs la paix n'existe pas
le pendule ne s'arrête pas
nous remontons jusqu'à la pierre noire
où il commence
éraflures régulières tracées de l'intérieur
pour arriver où ça balance
pour effleurer la pointe de l'air

vous l'avez vu puissant après la noce
le noir dans le blanc
l'œil du mouvement
son théâtre il vous laisse l'entrevoir
ses machines ses poulies
ce qui se joue sur scène vu d'en haut
la robe rouge la bleue
le drame qui couve
les armes bien propres
le sang dont il se ravitaille
ce qu'il lance après dans le ciel du théâtre
- la fumée qui aveugle, il s'en repaît -
c'est le moment de revenir au sol
vous cadencer d'un pied sur l'autre
faire danser les tasses et les crayons
attirer les regards en un cercle qui lui plaît
il s'en nourrit pour jouer encore et encore

vous l'observez
comme d'un toboggan
entre les cils il va plus vite
le temps quand même de penser
à tous les verbes des autres langues
qui le désignent
comme d'innombrables jumelles ils amplifient le tremblé
aiguisent le vif de l'intuition

pour lui vous essayez
vous êtes le cigare qui cherche la bouche
à cause de lui vous attrapez ou pas
pauvre et riche à la fois
empathique et clos
d'où vous vient-il,
avec son écriture incessante
de quelle chair
du fond de quel pli

il est du côté du froid et de la faim
peu importe les témoins il raye le sol
il est preste dans ses maladresses
c'est qu'il est plusieurs
quand il revient il se croise sans se reconnaître
il se débrouille pour passer à travers les portes
sur sa couchette il ne dort pas il vous regarde
vous attend
vous n'êtes pas sa proie
vous êtes son évidence

il vous chambre
vous fait croire qu'il fait partie de vous
il vous demande une pause «pour nous tous»
vous dit que vous êtes son Spartiate
à lui le luxe de l'inutile
que vous devriez en sourire
il se balade le long de vos bras et de vos jambes
un jour il nichera dans vos veines
il dit qu'il aime la chair de ceux qui l'accueillent
un gros plan sur lui
et votre volonté vacille
pourtant vous savez qu'il n'est plus le chef ici
si vous riez de lui

il est à vous ou c'est l'inverse,
même porte des deux côtés de la scène
avec lui vous apprenez le discontinu
vous lui confiez ce qu'il ne peut pas retenir
il vous ôte ce qu'il vous donne
il participe au présent
celui qui s'offre
avec vous il s'embarque
lui et sa chance qui le quitte une fois sur deux

vous découvrez les charmes et les vertus de l'approximation
son pouvoir de découverte
- quand elle capote,
ses bouts de gras -
on sait ce que vous lui reprochez
ses embrouillaminis ses rayures
son geyser têtue
de lui ça remonte par intervalles
ça vous arrose
vous plante là
en emportant vos outils

il hume le café, inspirations qui durent
et lui viennent des ailes de métal
toutes petites, on dirait que sa place est là, dans le pli
où il devient mécanique
- pas ce qu'il préfère
c'est sa nature voilà tout
comme de tout habiter
dans les membres, accroché aux os
derrière les yeux, dans sa cabine de pilotage
il voudrait bien changer de rôle
mais de lieu, il n'y pense même pas
il semble s'absenter parfois
il passe par-dessous

à travers lui vous aimeriez chercher
entrevoir entreprendre
puisqu'avec lui vous êtes *entre*
entre l'arme et la victime *ma non troppo*

vieux pèlerin

1.

entre les deux infinis
les grenouilles se regardent dans les yeux
ensemble elles penchent d'un côté puis de l'autre
c'est en se berçant qu'elles savent ce qu'elles pensent
elles prennent le ciel dans leurs joues
le mélangent à la boue qu'elles vénèrent,
et quand elles s'étreignent
un seul cœur ronronne,
pile au-dessus du centre de la terre,
maintenant elles peuvent traverser sans trembler
le très chaud et le très froid
le très haut et le très bas,
coller au pèlerin sans dents

2.

c'est marcher dans sa tête
pour imaginer des liens
notre homme c'est toi c'est moi devenus plus simples tout à coup
chez lui des lignes qui clignent
sans parvenir à s'éteindre pour de bon
des rites auxquels il ne croit pas encore
qu'il retourne pour s'assurer qu'ils ont bien un dessous,
tout a été ratissé plusieurs fois
il en conclut que la terre est fatiguée
qu'il devient difficile de s'amuser
à part moquer les puissants
à part courir en tous sens
pour échapper au mouvement pendulaire

mêmes plis sur le front
ils partent de deux points opposés
ils vont se croiser dans le jardin
ils diront au vieux sculpteur qu'eux aussi aiment les hanches larges
les chevilles dont on ne fait pas le tour avec la main
«hé l'ami, on dirait que ta statue sort de l'eau»

lui s'est tourné vers la maison
devenir est le mot qui lui vient
à travers les murs il voit les gens et les fauteuils
la poutre avec son inscription
le ressac de sa mémoire qui décroche tout
il gribouille trois mots dans son carnet
devenir, il l'encadre

Guillaume Dreidemie

J'aime la fureur
Des chats sur les toits.
Nos vieilles peurs et nos désirs
Sont là, en équilibre.
Les bêtes, attentives,
S'arrêtent, et leurs yeux noirs
Paraissent la dernière nuit.

La terre s'effrite, j'ai un peu d'air
Dans mes doigts gelés
Je sens qu'on va me jeter
Affolé de mon visage.

Regarde ses mains, ignore
Ce qu'elles ont touché,
Abuse-toi, tant qu'il faut, tant
Que nous sommes là, décidément, à vivre.

C'est encore aujourd'hui mourir
C'est encore le jour où je mérite l'hiver
De ta bouche nue

Plus vieille que l'amour, à croire qu'il fut
Réinventé,
Décide
Ce qu'il reste à découvrir,
Je ne sais rien des gestes d'adieu.

La mort a enfanté nos visages
Décidant de nos replis.

Rémi Faye

c'est comme je vous vois dans la ville en travail
vous qui déplacez le temps des particules
de temps des débris de mémoire des éclats
de cailloux précieux dans les cours des usines
quelques bribes de chansons à bouche cousue

•

si je vous dis le cœur le tapage qu'il fait
dans le torse qui vous vague tout le long de l'âme
si je vous dis l'aube celle qui sort en peignoir
sifflant des nuages plein la tête et qui vous
lave les yeux à grande eau dans ses bassines bleues

•

je suis en vous cette fête ces grandes batteries
de moteurs et de cloches ce boucan de rires
dans les matins où l'on entend les poubelles
qu'on traîne sur les trottoirs valse d'étoiles sur
les toits de zinc luisant comme neige au soleil

•

nous avons douleur et joie mêlées donné
la vie la folie sans compter ce qu'il reste
d'ombre à nos yeux suivant toujours nos convois
de fêtes de deuils le vol furieux des corneilles
de l'automne et halant nos chariots de pluie

•

le tonnerre lève le camp roulant ses gravats
sur les pentes du fleuve martelant le bitume
des terrasses jusqu'au bas des quartiers de l'ouest
de loin nous arrive la mer charriant ses pluies
sur nos lucarnes et le pur sang du couchant

•

qu'y a-t-il dans vos rêves que je ne sache pas
de caresses inachevées de plaintes étouffées
de sérénades silencieuses à l'eau de fleur
pour vous aussi la nuit se met à nu puis
s'allonge dans vos draps et vous parle à l'oreille

•

si nous sommes évadés dormant du sommeil
des forains logeant dans les marchés couverts
le long des voies ferrées dessinant des fresques
signées à coup d'éclair à l'encre violette
nous n'avons toujours qu'une lettre à écrire

•

vous dites j'ai vu le vent mais c'était seulement
le sillage d'un cygne au milieu de l'étang
vous dites mes silences commencent avant demain
ma vie longtemps avant hier s'est enneigée
et ma sueur vaut bien le sel de l'océan

•

j'ai devant moi de beaux jours comme des rivières
des chansons qu'on se passe sous le manteau
rapiécé des veillées des semblants de vivre
et cette attente dans ma chair comme un soir qui
ne vient pas ou l'écho qui nous fait faux bond

•

est-ce moi toujours cette voix rugueuse cette vapeur
dans le froid ces bourrasques de clarté qui
me chavirent comme dans des portes coulissantes
ce paysage qui me dérape le long des
câbles des caténaires sur une portée sans clef

•

je ne sais pas pour vous mais parfois il me prend
l'envie folle d'aller voir ailleurs si j'y suis
je me perds dans la foule des cafés ces soirs
de jeux dans la rumeur rougeoyante des stades
et je reste en rade au milieu de l'étran

•

vous descendez lentement dans le sommeil
le désir est lourd votre peau a le grain
du limon sous le ressac des reflets d'encre
votre corps est porté au ciel vous laissez
entrer en vous la petite mort des grands soirs

•

je suis là où poussent les herbes des tempêtes
et la mort immobile là où l'air est rare
où les arbres des vergers perdent leur ombre
là où les ronciers lacèrent la peau à vif
et où la douleur ne fait plus de grimaces

•

sans fin ces longs courriers du silence l'attente
avec ses coups de canif dans la chair et
le vent qui s'endort entre les piles des ponts
occupés que nous sommes à combler les blancs
nous vivons dans l'ignorance de l'allégresse

•

le soir étend ses linges humides sur le fâche
des toits ramasse les derniers reliefs d'averse
et nous léchant la pulpe de nos doigts ce
goût de fruit sur la langue quand l'automne avec
ses odeurs de femme pénètre dans la chambre

•

il vous arrive sûrement au sortir des gares
de croiser des inconnus qui vous laissent un
sourire au fond des yeux vous les suivez dans
ces avenues comme des fleuves au lit défilé
d'où débordent impatientes les foules de midi

•

la ville fait de nous ce qu'elle veut dessinant
au néon des tatouages sur les épaules
décharnées de la nuit jetant ses habits
de lumières à tous les vents et consignait
sur ses grands boulevards chacune de nos errances

•

vous êtes mon vin mon pain d'olive fraîche la
saveur verte de l'obscurité la sève
de ma mémoire mes avatars de théâtre
l'eau qui ruisselle douce dans le poème comme entre
les rejets de souches le long du ruisseau

•

parlez-moi la vie sa langue de tous les jours
ses odeurs de viande et d'herbes cette vie qui
comme elle fait son lit se couche et va songeuse
s'ouvrir les veines parlez-moi ce long voyage
que nous sommes et qui finit au bord du monde

•••

Pierre Rosin

La ligne de ma main vers ton épaule
Remonte jusqu'à mon front
Reviens sur ton visage
Traverse une narine
Du lobe de mon oreille
Elle rejoint ton cou
Mon bras droit ta main gauche
Ma poitrine ton ventre
Ma hanche ta cuisse
Mon genou ton mollet
Mon pied ta cheville
Le fil serpente
Couture invisible

Chacun des liens
Porte un nom une date
Sa charge de souvenirs
Un soir d'été 1971
Un premier voyage
Cette maison à Bonneuil Matours
Le chien Gribouille
Notre fille Anne
Des années de travail de routine
Un petit-fils une petite fille
Quelques meurtrissures
Nos amis si importants
Ceux qui sont partis
Les liens s'enchevêtrent
Solides
Comme on tresse
L'autre part de soi

Vivre
Des instants de grâce
Voyager dans la communion des autres
Créer partager rire
Épaule contre épaule

Ce n'est jamais vraiment non
Pas oui non plus
L'amitié, l'amour, l'épanouissement
Comme des leurres
Chaque mot chaque caresse
Comme un mensonge

Le vide creuse les doutes
Évide les chairs

Il faut des mois des années
Arracher sa peau
Arracher les ombres les boursouflures
L'orgueil
Ne garder
Portes grandes ouvertes
Que la ligne nue dans un paysage délavé

C'est une image d'autrefois
Sur une feuille d'or
Enluminure
Anneau
Alliance de nos corps
Elle garde la trace
D'un amour ancien
Et saigne encore

Entre la terre et le ciel
Il y a les arbres
L'amandier
Le tilleul
Quelques arbres de Judée
Une haie de lilas des lauriers seringas charmes
Plantés au hasard
Coups de cœur ou rencontres
Des vergers de mon enfance j'ai l'amour des reines-claude quetsches et
mirabelles
On trouve aussi des pommes des cerises des figues
Mais peu
La terre est ingrate
Il faut du temps pour que les racines cassent le caillou
Que les arbres s'installent dans leur amplitude

J'aime la beauté du moindre rameau
J'aime la lenteur de leurs gestes
Leur silhouette
Le bruissement des feuilles
La douceur de l'ombre
J'aime l'idée que je leur ressemble

Manuel Becerra Salazar
Máscaras orientales

La máscara se desprendió de la corteza con una nariz
pequeña de pájaro y filosa por lo oval.
Tiene rastrillada en el entrecejo una arruga perpetua
que se
ensancha porque aspira las flores de la memoria y luce
una cabellera paralizada como la de los caballos de
feria.

Aunque sus labios sonríen en otro tiempo, sus dientes
grandes son residentes en una madera recién lavada.
Me hace pensar que estás poseída.

Quizá ocultas un rostro envejecido como tanto lo he
deseado ahora que te has ido y no el coro de ángeles,
no obstante, desde el cual me miras, pequeño animal
sensible a la luz ;
una especie en las últimas generaciones que vino del mar y
se erigió en dos pies para contonear su cuerpo
magnífico,
una flor ya transfigurada en el estanque cuyo tiempo
está contado. Quede tu rostro en mí sin el recuerdo
oscuro del ébano.

Masques orientaux traduit par Harry Szpilmann

Le masque s'est détaché de l'écorce avec un petit nez d'oiseau, tranchant
en ses courbes. Gravé entre ses sourcils, un froncement perpétuel s'élargit
lorsqu'elle hume les fleurs de la mémoire ; brille une chevelure paralysée
comme celle des chevaux de foire. Bien que ses lèvres sourient en un autre
temps, ses grandes dents sont fichées dans un bois fraîchement lavé.

Ce qui me fait penser que tu es possédée.

Peut-être caches-tu un visage déjà vieilli ainsi que je l'ai tant désiré
maintenant que tu es partie - et non un chœur d'anges d'où cependant tu me
regardes, petit animal sensible à la lumière ; une espèce des dernières générations
venues de la mer et qui s'est dressée sur deux pieds pour se dandiner avec son
corps magnifique, fleur transfigurée dans l'étang et dont le temps est compté.

Que ton visage reste en moi sans le souvenir obscur de l'ébène.

Kawabata dori

Aún el poeta Yoshii Isamu escucha en esta página, de manera natural, el fluir del agua.

Regresa a la ciudad y camina, como yo, por la calle Kawabata de la ciudad de Kioto.

El viejo se mueve lento, engarzado en un traje infinito en azules.

Camina montado en su pensamiento que es un caballo. Pisa las flores, circunda los barandales que separan al hombre del abismo.

Y construye y deshace su pensamiento cuyo significado, frente a una mujer, desaparece como las huellas de las bestias en la nieve.

Kawabata dori

Le poète Yoshii Isamu écoute encore naturellement en ces pages l'écoulement de l'eau. Il retourne à la ville et marche, comme moi, dans la rue Kawabata de la ville de Kyoto.

Le vieil homme se meut lentement, engoncé dans un costume aux bleus infinis ; il marche en chevauchant sa pensée, qui est un cheval ; il piétine les fleurs, chemine autour des balustrades qui séparent les hommes de l'abîme.

Et construit et défait sa pensée dont le sens, face à une femme, disparaît comme les traces des bêtes dans la neige.

Kamakura

Una estrella mayor antecede lo que aquí fue hecho por la mano hombre.
Hubo una gracia que vigiló cada uno de sus movimientos y aún ahora en cada acto suyo reside una voluntad que no les pertenece.
La ciudad se ha provisto de grandes fríos y se ha instalado en las piedras un dios contenido.
La nieve ya ha empezado a deslavar el límite entre naturaleza y lo que fue hecho por el hombre :
Las escamas de los peces se acercan a los metales preciosos y las magnolias se sueñan entre las manos de los alfareros.

Kamakura

Une étoile majeure anticipe ce qui émana ici de la main de l'homme. Il y eut une grâce qui veille sur chacun de ses mouvements, et aujourd'hui encore réside, dans chacun de ses actes, une volonté qui ne lui appartient pas.
La ville s'est pourvue de grands froids, et dans les pierres fut incorporé un dieu.
La neige a déjà commencé à délayer la limite entre nature et cela qui est fruit de l'homme ; les écailles des poissons s'apparentent à des métaux précieux, et les magnolias se rêvent entre les mains des potiers.

Nara

Los ciervos de Nara cruzan el sueño de los hombres.
Su lengua es como la de los insectos cuando comen de la
mano de los extranjeros.
En su cruzada hacia el interior de los parques atraviesan los
temblores de la nieve.
Se les concedió --lo que antes fuera una espada-- unos
cuernos limados, encajados al cráneo,
ya para alejarlos del mal, ya para la falsa convivencia con los
hombres.

Nara

Les cerfs de Nara traversent le rêve des hommes.
Leur langue est semblable à celle des insectes lorsqu'ils viennent manger
dans la main des étrangers. Dans leur croisade vers l'intérieur des parcs, ils
franchissent les tremblements de la neige.
Il leur fut légué ce qui auparavant fut une épée : des cornes limées et
encastrées dans le crâne. Tantôt pour les éloigner du mal, tantôt pour la fausse
convivialité des hommes.

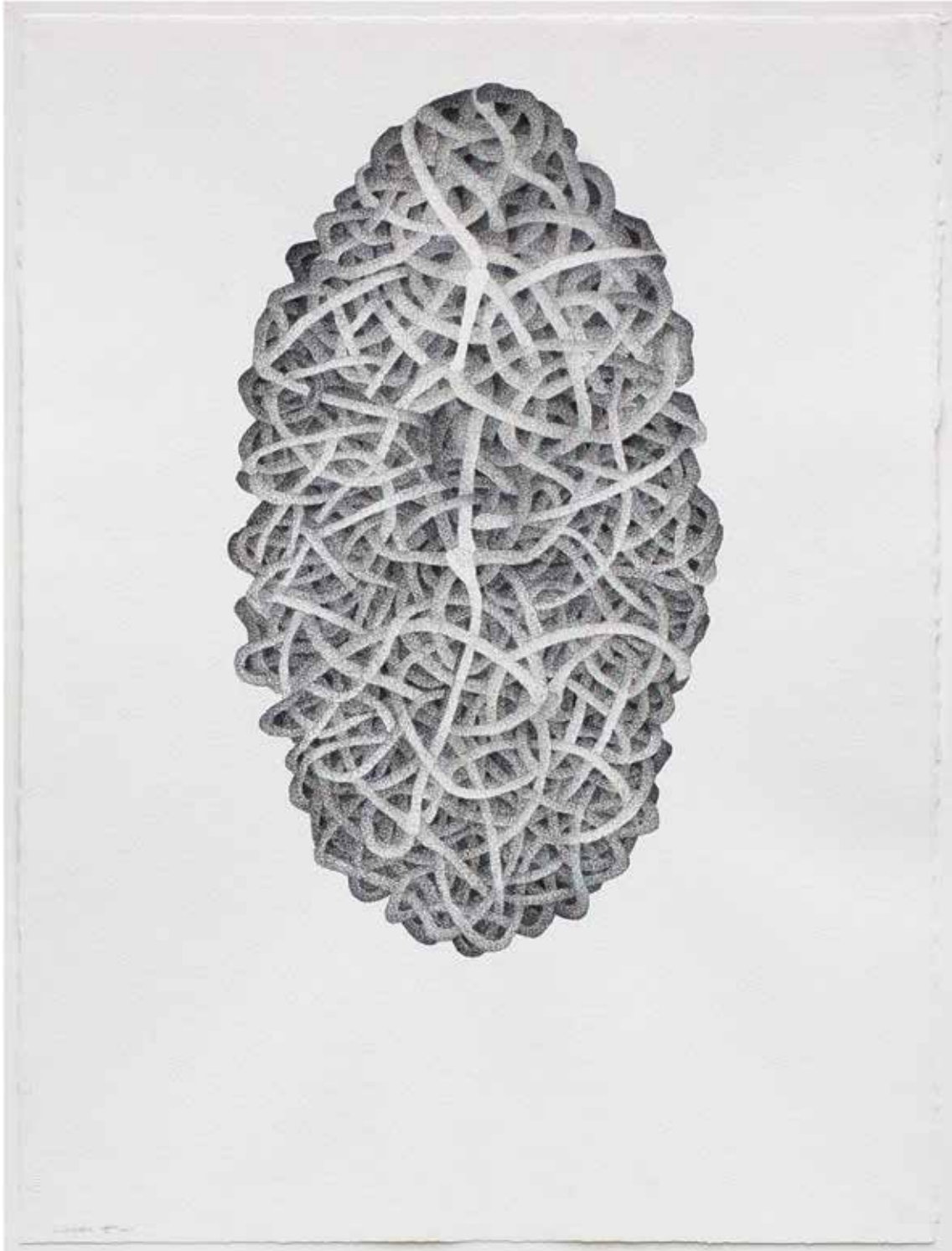
Tokio

¿Recuerdas todavía aquel cortometraje
de Shōhei Imamura donde un hombre, un
soldado
imperial vuelve de la guerra y adopta el
modo
vital de las serpientes, y ya hecho una
serpiente,
empieza a devorar roedores y a vivir
en los ríos y hacia el final se aleja
ondulando por aguas azules y tranquilas
de una cascada puesta en el estudio
y una mujer le grita poco antes del Fade
out :
“¿tanto te repugnó ser hombre?”?

Tokyo

Te souviens-tu encore de ce court-métrage
de Shohei Imamura dans lequel un homme,
un soldat impérial revient de la guerre
et adopte le mode de vie des serpents et,
une fois devenu serpent, commence à
dévorer des rongeurs et vivre dans les rivières
et vers la fin s'éloigne en ondulant dans les eaux
bleues et tranquilles d'une cascade de studio
et une femme lui crie juste avant le fondu final :
«Cela te répugnait donc tellement d'être homme ?»

Les poèmes de Manuel Becerra Salazar ont été publiés dans leur version originale par les éditions mexicaines _ Generación _ Y.



Dominique LARDEUX, Nouer-dénouer I, pierre noire sur papier Montval, 2011

Contributions des “Chantiers d’écriture”

Marie Dagand

Rome pour toi

Le Panthéon à l'aube, le jour, la nuit. Surtout le matin. De manière compulsive, abusive, mécanique. De face, de profil. Regarde les colombes voler dans l'oculus et lis l'épithète sur la tombe de Raphaël au fond à gauche. Regarde bien les dalles et les colonnes du péristyle qui viennent de... Tu mesureras combien les hommes qui s'y engouffrent sont minuscules.

Quand on le regarde, prendre sur la gauche et au bout de la rue qui le longe on découvre en tournant toujours à gauche une petite place. De la Minerve ? Je ne sais plus, mais l'éléphant, lui, est de Gian Lorenzo Bernini.

La piazza Navona, le matin de bonne heure, ou au milieu de la nuit, sans personne. Imagine l'ancien stade de Domitien, elle en a gardé la forme, les chars qui tournent, peut-être. Les fontaines sont aussi du Bernin.

À propos de ce dernier, il faut aller voir dans l'église Sainte-Marie-des-Victoires, je crois, dans le quartier de la gare Termini, l'extase de Sainte Thérèse. Nous avions trouvé porte close, tous les deux, mon fils. Mais il vaut mieux que tu contemples cette extase bien peu catholique sans moi.

La colonnade de la place Saint-Pierre, toujours de Gian Lorenzo B.. Se mettre au centre de la place, au pied de l'obélisque. C'est là je crois qu'a été tué Pierre. Et regarde tourner cette double colonnade. On n'est pas loin de la perfection. Avance vers la basilique et repère entre les deux portiques le cercle de porphyre où s'est agenouillé Charlemagne. C'était la nuit de l'an 800 et c'était l'ancienne basilique.

Et puis entre et regarde la Pietà de Michel Ange. Il avait 25 ans quand il l'a sculptée.

Monte place des Chevaliers de Malte, sur l'Esquilin ou l'Aventin peut-être, la colline au-dessus du Circo Massimo. Sur cette place donne un monastère ou un couvent, regarde par le trou de la serrure de la grille du parc et le dôme de Saint-Pierre tient dans le trou.

Le Forum, le Foro romano, un parmi d'autres. De l'arc de Titus jusqu'à celui de Septime Sévère, le plus tard possible pour moins de chaleur et plus de lumière dorée. Les fleurs fraîches posées à même le sol, là où César tombe sous le poignard. Il faut descendre vers les fondations du Capitole et du Tabularium et sentir la puissance de Rome. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, le forum était le Campo vaccino, le champ aux vaches qui y paissaient tranquillement. Le temple des Vestales et les palais des empereurs qui soutiennent le Palatin avec dessus les jardins Farnèse. Les dessins des jardins reprennent les plans des palais enfouis. Va sur le Palatin, côté Colisée, et imagine la Domus aurea de Néron et ses jardins: un lac artificiel qui s'étend à tes pieds. Cela a été découvert depuis notre dernière visite.

Sur le Palatin, toujours, mais de l'autre côté, vois les fresques de la demeure d'Auguste et de Livie, havre de bonheur conjugal.

Sur les rives du Tibre, admire dans sa boîte de verre l'Ara Pacis, blanc de marbre : l'autel de la paix, voulu par Auguste qui avait réussi pendant quelques temps à instaurer la Pax Romana.

Le Capitole, gravir l'escalier entouré par les Dioscures et parvenir sur cette place dessinée par Michel Ange : faire tenir l'histoire du monde dans un espace aussi petit. La Louve est dans le musée de droite, les portraits des empereurs, autres hommes et femmes célèbres dans celui de gauche. On va de l'un à l'autre par les sous-sols et on plonge sur le Forum par les fenêtres du Tabularium.

Tu passeras alors du côté des fondations du temple de Jupiter capitolin. Admire le « vrai » Marc Aurèle, ses sandales. Ce type était un type bien, un penseur en plus d'un empereur. La statue sur la place est une copie.

Tu iras, j'en suis certaine, à Tivoli et tu marcheras dans les jardins de la Villa d'Este. Y arriver, de bonne heure ou le plus tard possible, t'y perdre. Un jour de grande chaleur. Jouir de l'excès baroque et profiter des jets d'eau, des jeux d'eau, qui sortent des seins, des becs et des bouches de pierre. Respire les buis. Vraiment, perds-toi dans ces jardins, laisse passer les gens.

Assieds-toi et attends.

Au pied de Tivoli, promène-toi à la Villa Hadriana ou Adriana, c'est immense. Le théâtre maritime, les bibliothèques, la latine et la grecque, le canope, la salle des philosophes. C'est le monde en soi. Un monde idéal.

La perspective Borromini dans le palais du même nom, pas loin du palais Farnèse. Entre dans la cour, le gardien tourne la tête.

Ose.

Perds-toi dans les rues du Trastevere, le quartier « de l'autre côté du Tibre ». Essaie d'entrer dans la villa Doria Pamphili.

Va voir le Colisée. Il me fait peur. Les chats sont des tigres.

Reprends les rues simples, où pousse l'herbe folle entre les pavés et le macadam défoncé, celle des Quattro Coronati et son couvent oublié en hospice.

La villa Medici, pour ses jardins, pour les Niobides pétrifiés, mangés par le lierre et la fontaine-barque du Bernin aux marches des escaliers de la Trinité, place d'Espagne.

Je ne t'ai rien dit du Moïse de Michel Ange dans l'église Saint-Pierre-aux-Liens, de la Boca de la Verità à Sainte-Marie in Cosmedin, de la Pauline de Canova et rien de San Clemente. Ecoute les noms, ils t'enchanteront et te porteront.

Te souviens-tu de cette course vers la Sixtine à travers les salles du Vatican ? Je t'avais demandé de regarder uniquement devant toi, et ta vive adolescence criait au scandale de tant de chefs d'œuvres ignorés. Tu t'attardais devant les cartes de la Galerie de Géographie. Je voulais que tu arrives « l'œil neuf » sous le plafond de la chapelle et devant le Jugement dernier. Et regarde bien Giordano Bruno sinistre encapuchonné sur le Campo de' Fiori, privé de son *univers infini*. Mais n'oublie pas, ce ne sont pas des ordres, juste l'envie de te dire le temps qui passe, la beauté du monde et sa complication, puisque nos âges ne nous permettent plus de nous tenir la main et pas encore de m'appuyer à ton bras.

Alors, va.

Regarde le soleil décliner depuis le Pincio, le parc qui commence après la villa Medici.

Prends conscience que tous ces monuments n'étaient pas présents en même temps à Rome. Sauf aujourd'hui.

Rome est donc très contemporaine.

Comprends que Rome est une vision d'empilement des siècles. Tout s'y transforme, tout y est récupéré, réutilisé. Les portes de la basilique Saint-Pierre viennent de celle de Maxence et Constantin qui se situe à droite au début du forum. Enfin la moitié qui reste. Les obélisques des fontaines et places baroques du Bernin : Saint-Pierre, Navona, de la Minerve et autres viennent d'Égypte.

Les thermes de Caracalla. Flânes-y et sache qu'ils ont servi de modèle pour la Pennsylvania station de New York, ils ont les mêmes proportions que... je ne sais plus, mais toujours à New York.

Rome est la ville éternelle, régénérée sans cesse. Imitée sans fin.

Il faut penser la ville antique républicaine et impériale, la ville pontificale et la ville baroque. Et notre regard qui superpose et mélange tout cela, après les *Envois* des beaux-arts, les textes et peintures des romantiques.

Regarde et écoute les artisans, doreurs, encadreurs et autres qui travaillent dans leurs ateliers de fond de cour. Si c'est possible au mois d'août.

Une ville, c'est une lumière, des odeurs et des bruits. Évite le slalom des scooters. Savoure les klaxons et les « noms d'oiseaux » qui volent. Regarde les beaux Romains et les belles Romaines. Ils ressemblent incroyablement à leurs ancêtres exposés au musée du Capitole.

Marche vite dans les rues, sans plan, rafraîchis tes pieds, tes bras, ton visage aux fontaines, mange toutes sortes de pâtes, poissons, fruits de mer, *antipasti* et *risottos*. Et les fraises, *fragole*, s'il en reste.

Les *gelati*, c'est tout le temps.

Claudine Guillemin

CG extraits de l'abécédaire du temps qui passe

Calcaires

Calcaires constitués de carbonate de calcium en ciment cryptocristallin ou complexe de cristaux de calcite comblant des creux, concentrés en accidents ou dans des cassures ;

calcaires classés par couleur, compaction, composition, structure selon les conditions chimiques du contexte, la compression, la calorimétrie ;

calcaires compacts en couches convergentes vers des cuvettes calmes,

calcaires construits par des coraux,

calcaires coquilliers,

calcaires couverts de croûtes, calcrètes cuites, coriaces comme du cuir, concrétions en coupes, colonnettes, calcin couronnant des cascades,

calcaires continentaux de lacs ou de cours d'eau, criblés de vermicules, conduits de cavernicoles ou de courants aqueux, contenant des characées, curieuses cavités circulaires en coupe,

calcaires crayeux comme la craie composée de l'accumulation de coquilles de coccolithophoridés,

calcaires clairs à cassure conchoïdale, Comblanchien de Côte d'Or, considérés en construction pour leurs caractéristiques ou concassés pour chaux, cimenterie ou chaussées.

Géologue

Excursion en Auvergne, moraines de Valloire,
Carte du Gros Cerveau, fossiles des Vaches noires,
Pitons droits du Velay, descente de la Sioule,
Minette de Lorraine et érosion en boules ;

Expédition à Thouars, *Hildoceras bifrons*,
Collecte de grenats dans les schistes bretons,
De trigonies sur les coteaux de Vezelay,
Et de dents de requins dans les faluns d'Azay.

Etre réveillée par des gazouillis flûtés
Suivre les rubanements, c'est fini ! Concassés
Ils gisent dans des carrières de poubellien.
Mes fines characées n'auront servi à rien.

Pyrite de fer, blocs erratiques du Jutland
La Chaussée des géants, tourbe et granite d'Irlande,
Basaltes et spath d'Islande, falaises à macareux
D'Ecosse, des Iles Orcades, bien de quoi rendre heureux.

L'œil à l'affût, observe, compare, s'enquérît
Des grès rouges des Vosges à ceux de l'Algérie,
Des ardoises d'Angers aux lauzes du Queyras,
Des silex des Pouilles aux rognons d'Etretat.

La curiosité toujours là.

Être géologue

Être géologue
c'est répondre à des questions
sur le temps passé

temps passé qui laisse
aux paysages ses empreintes
des traces de vie

de vie aquatique
d'algues assimilées d'azote
donneuses d'oxygène

oxygène précieux
fragile équilibre du
cycle du carbone

carbone des cellules
molécules complexes
sources de nos êtres

La Faux

Un pas, droite gauche, un geste de balancier, la lame de la faux va, parallèle au sol.

Un pas, la faux, droite gauche, guidée par mes bras, coupe franche.

Un pas, la faux, droite gauche, l'herbe fauchée glisse à gauche de la coulée.

Un pas, la faux, droite gauche, le mouvement d'épaules accompagne ma pensée.

Un pas, la faux, droite gauche, pause.

Mon regard au-delà du clocher de Saint-Voy fixe le cimetière vers la tombe des grands oncles. Fierté !

Le geste reproduit leur était familier. Ils allaient sur les terrains pentus emportant pour la journée, or la musette pour le repas, l'enclumette pour battre la lame et aussi le coffre avec sa pierre à aiguiser.

Je tourne la tête. Au bout du pré, sourit une silhouette, une petite fille, en robe d'été.

Un pas, la faux, droite gauche. Le soleil est chaud aux épaules.

Un pas, la faux, droite gauche, bien reproduire le geste transmis, ancestral d'avant les engins mécaniques. Celui des nobles travailleurs de la terre.

Un pas, la faux, droite gauche. Utiliser toute l'amplitude, un demi-cercle d'un seul coup de lame, respect de l'art paysan.

Un pas, la faux, droite gauche, ma chemise est humide de transpiration, l'air chaud me serre la gorge.

Un pas, la faux, droite gauche, geste de coupe : plaisir-souvenir

Un pas, la faux, droite gauche, odeur des foins, passés, présents

Un pas, la faux, droite gauche, j'avance dans le pré familial.

Un pas, la faux, droite gauche, le geste à répéter jusqu'au bout du rang.

Ma fille, ses mains d'enfant serrant le manche d'un râteau faneur, plus grand qu'elle, me questionne du regard : « C'est quoi faner » ?

Madame de Sévigné lui aurait répondu :

« Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. »

Femme de mots, hommes de gestes ! Cultures !

Ronda Lewis

Toutes les vies

Une femme derrière le comptoir
Ne sourit pas, elle reste professionnelle.
Elle voit en noir et blanc le contrat et le social.
Peut-être qu'elle pense à son frère de 10 ans,
Tué par un uniforme bleu
Dans le noir.

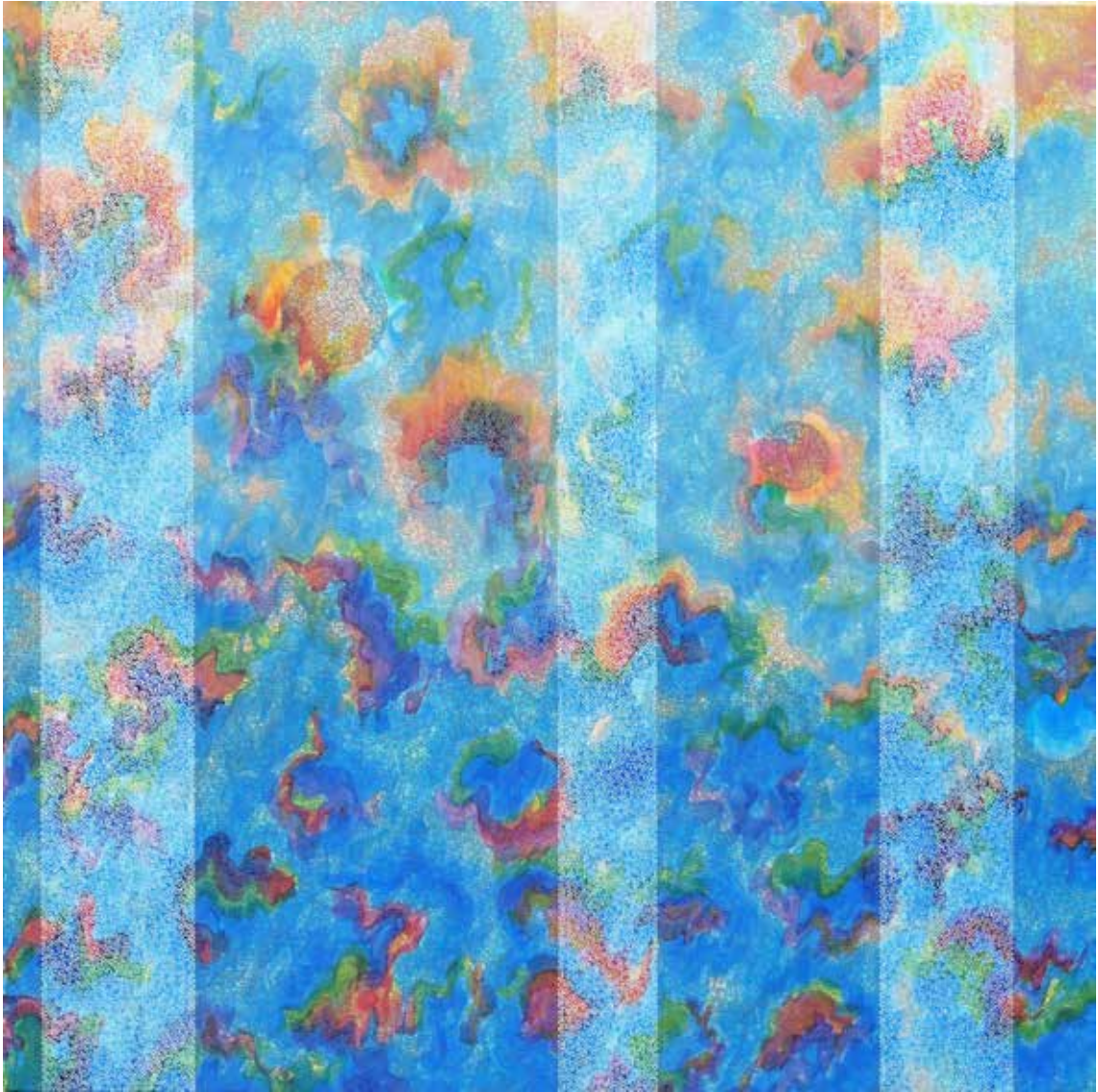
Un homme, ses mains tremblant, finit de balayer
Le sol plein de pierres et de poussière. Il essaye
De remettre de l'ordre dans sa maison,
Victime, entre deux gouvernements,
Entre deux murs sans toit,
Sous un ciel gris

A l'autre côté de la rue
A l'autre côté de la terre

Une mère a découpé le dashiki de son mari disparu
Elle enveloppe son fils de deux mois,
Non... il a un an.
Dans les plis déchirés, on voit à peine ses bras et ses jambes
Pendant que ses grands yeux fatigués
Se noient dans les rouages noirs et jaunes.

Une sandale abandonnée sur le trottoir
Un sac plastique s'envole et traverse la rue déserte,
Virevoltant. La caméra le suit vers
Une table du café renversée
Tachetée par la vitrine envolée en éclats.
Sur l'écran de télévision, on voit à peine le rouge.

Demain sur la une l'histoire se répète
Dans d'autres couleurs,
D'autres lieux,
D'autres vies.



Dominique LARDEUX, Les Matins du monde n°5, acrylique sur toile, 2014

Entretiens avec Dominique Lardeux

La recherche en réseau et en «suspend»

Par Claudine Guillemain

«*Tout mon travail est [...] de rechercher l'essentiel par son minimum*». Marthe Wery

Dominique Lardeux, vous avez participé à des expositions collectives et personnelles à travers le monde depuis 1987, Pise, Moscou, Copenhague, Saint-Petersbourg, Barcelone, Florence, Pékin, New York et Bruxelles où vous présentez des livres pauvres au Salon du livre d'artiste depuis 2013. À la Bibliothèque Multimédia Paul Eluard d'Achères, votre exposition durera du 30 septembre 2016 au 4 février 2017. Dès l'accueil, deux tableaux placés comme un livre ouvert, donnent d'emblée l'envergure de mondes complexes où se côtoient simplicité et complexité, simplicité par les formes élémentaires, les couleurs et le rapport structure/fond, complexité par les arrangements inextricables, nuances et juxtapositions produisant des sensations optiques inattendues, infinies, insaisissables. Vos travaux relèvent d'une analyse minutieuse des choses de la nature, de déconstruction suivie de reconstruction insoupçonnée. Avez-vous été influencé par des écrivains ou des artistes ?

J'élabore un langage plastique personnel. J'ai été marqué par les construction/déconstruction de François Rouan. Dans les années 1970/71, le mouvement support/surface m'a intéressé. Je m'interroge sur la légitimité de la peinture à l'heure actuelle.

Nous avons comme point commun d'être de formation scientifique. Ma fille Lucie Guillemain m'a donné des références pour orienter nos rencontres. Suivez-vous comme Josef Albers une démarche expérimentale ?

Ma culture scientifique m'apporte une façon de considérer les choses dans leur structure générale, leur forme, comme dans leur constitution interne, façon de lier infiniment petit et infiniment grand ; ma démarche artistique demeure très empirique, faite à la fois de rigueur dans les procédures employées, et d'acceptation dans ce qui peut advenir au fur et à mesure de la progression du dessin ou de la peinture.

Je pars d'une idée générale, assez précise, choisis les médiums, le support, le format, définis une procédure graphique et/ou picturale, et commence par un trait, ou une ligne sur la page blanche, ou sur le fond coloré ; le deuxième trait vient s'appuyer sur le premier, etc. Ainsi progresse le dessin (ou la peinture), sans que je sache a priori ce qui va se produire, si ce n'est l'aboutissement à une forme globale que je souhaite aussi simple que possible qui renvoie à quelque chose qui peut être très chargé de sens. Ce qui se passe « dedans », dans le détail, invite le spectateur à une autre contemplation, une autre réflexion.

Recherchez-vous les formes élémentaires et l'infinité de l'hétérogène ?

Ma culture et mon intérêt marqué pour les détails me font considérer que toute chose du monde est construite par accumulation de formes élémentaires, donnant une infinité de formes et de matières possibles. La simplicité des signes utilisés pour une infinité de formes possibles me séduit par la force d'évocation qui en découle... Ce qui m'intéresse, c'est que la répétition de traits tous à peu près semblables puisse aboutir à des formes, des structures, des évocations très différentes les unes des autres, ouvrant ces possibles.

Choisissez-vous d'utiliser le dessin en noir et blanc plutôt que la peinture en fonction du sujet ?

Dessin et peinture sont deux facettes de mon travail, qui dialoguent entre elles, se nourrissent mutuellement.

Utilisez-vous le dessin comme ébauche sur papier avant de passer à l'acrylique sur toile en grand format ?

Le dessin n'est pas pour moi le lieu d'une préparation à quelque chose qui serait plus imposant ; il prend de plus en plus d'importance, devenant une pratique plasticienne essentielle.

Vos formes en général ont quelque chose d'organique, des rondeurs vivantes qui dégagent une énergie positive, une part d'humanité. Repoussez-vous les installations géométriques comme celles de Cécile Bart ?

L'abstraction géométrique ne me touche pas. Je me sens davantage attiré par les artistes de l'abstraction dite « lyrique », ou « libre », là où l'aléa occupe une place essentielle, chez Kandinsky comme chez Joan Mitchell. J'aime ce qui « échappe » à la logique pure, ce qui ressort de la surprise, de la décision de l'instant, du choix de l'artiste. Les choses de la nature sont le produit du chaos, du désordre, de l'aléatoire autant que de l'ordre. Mon travail renvoie toujours au vivant. Le rapport au monde est d'autant plus fort qu'il n'est pas fixé par une image identifiable immédiatement ; mes titres, par référence aux formes *Les Oves*, aux modes de composition *Les Combinaisons*, aux modes de fabrication de l'image *Les Trames* ou aux problématiques vitales : *Nouer-dénouer*, renvoient au réel.

Vos encres et vos dessins à l'ampélite (schiste riche en matière organique que M. Conté, inventeur du crayon de bois dans la Sarthe, inclut entre deux lames de cèdre en 1794 au moment du blocus économique avec l'Angleterre) provoquent des vibrations différentes selon le point de vue. Des formes qui semblent libres apparaissent ou disparaissent dans une mouvance indéfinie. **On voudrait capter un instant qui réfléchit en soi une idée. Utilisez-vous la lumière et la densité comme matière dans la recherche de « l'abstraction » ?** En accordant une importance toute particulière à la lumière, je ne fais que me situer dans la grande tradition classique de la peinture. Sur la feuille, c'est le noir posé qui, en diminuant le blanc, crée la lumière. La densité du noir crée l'illusion du volume et les contrastes. Le travail au trait sur un papier à grain laisse toujours du blanc et donne paradoxalement au noir sa profondeur et son intensité. En peinture, le jeu des contrastes de couleur et de lumière donne l'illusion de la profondeur ou de « l'en-avant » de la forme. Dans la *Grande Trame n°2*, le trait jaune à l'intérieur de chaque élément irradie et donne l'illusion que le fond blanc est coloré.

Les fils suivent-ils une idée et permettent-ils de passer du concret à l'abstrait ?

Dans le dessin, il y a une dimension de « jeu d'esprit » ; l'engouement très rapide des artistes pour la perspective géométrique, à la fin du XV^e siècle ne tient pas seulement à la capacité d'un modèle mathématique à rendre compte du réel par un mode de représentation « objectif ». Il s'agissait aussi de concevoir un espace imaginaire au plus proche du réel par un pur jeu de lignes obéissant à des lois mathématiques : jeu de lignes, jeu d'esprit, qui met en évidence combien le dessin est d'abord et avant tout affaire de conception relevant du dessein, du projet. C'est ce qui me conduit très souvent dans mon travail, mais jusqu'à épuisement du concept. Le « fil » qui s'enroule sur lui-même obéit dans sa création graphique à une logique stricte, mais le médium utilisé – la pierre noire –, le grain du papier, l'échelle du dessin, viennent à un moment, lorsque la densité devient trop grande, ou que les enchevêtrements deviennent trop petits, anéantir cette logique « pure » pour laisser la place à l'aventure graphique ou picturale. L'acuité visuelle a ses limites, l'acuité graphique si on peut parler ainsi ; le trait se « dissout » dans sa multiplication, alors autre chose émerge, qui ne ressort plus de la logique. C'est la force du dessin que de se retourner contre lui-même pour offrir - peut-être - du sens.

Chacune de vos séries correspond-elle à une période différente ?

Il s'agit d'aller dans une direction, de développer, par la série, les variations possibles : il y a un épuisement de ces variations du point de vue artistique qui conduit à la fin de la série. Une nouvelle peut alors commencer. Les séries sont liées entre elles ; des constantes apparaissent au fur et à mesure de leur développement.

Dans une même série, vous créez du relief en superposant des tonalités ou des couleurs différentes, comme dans *Voici, trouvé* ou en les juxtaposant comme sur *Nouer – Dénouer 1* où chaque fil est encadré par sa couleur complémentaire. On a envie d'aller voir derrière ou dessous, chercher le bout du bout. Avez-vous aidé votre mère ou votre grand-mère à refaire des pelotons de laine à partir de pulls détricotés ?

Tricoter et détricoter a du sens dans la vie, je le rapproche des notions de construction/déconstruction. Nos mères détricotaient un pull, en faisaient des pelotes, pour tricoter un autre vêtement : un cycle s'opère, mais allant toujours vers du nouveau : cycle ouvert, comme notre monde complexe où les choses s'enchevêtrent dans ce qui semble un chaos indescriptible pour finalement aboutir à un ordre temporel et spatial.

Vos couleurs ne sont pas mélangées, mais emmêlées. Dans le diptyque *Les Combinaisons*, les fils sur fond rouge semblent plus lâches en bas sur le fond vert. Est-ce rationnel et réfléchi ?

Je travaille très précisément mes couleurs avant de les poser sur la toile où elles jouent entre elles. Un jaune ne réagit pas de la même façon sur un fond vert ou rouge. Les deux parties du diptyque ont la même forme générale, un ovale. Le fond coloré « vert » - en fait un gris coloré - apparaît plus foncé là où les espaces entre les lignes colorées sont plus étroits : le gris ressort en contraste avec les couleurs saturées des lignes.

Les fonds unis font émerger vos inventions abstraites mais nous perdent aussi. Face à *Composition 2*, on peut imaginer des galets en position improbable. Laissez-vous chaque observateur y puiser ses images mentales ?

La surface de la peinture ou du dessin est une médiation ; l'œuvre ne vit qu'au travers du regard du spectateur qui va dialoguer avec elle, ressentir des émotions qui lui sont personnelles, entamer sa propre réflexion. J'invite à la méditation. Je voudrais lui permettre le temps de la contemplation, comme en écho au temps de la réalisation. L'œuvre est un condensé de temps, de gestes, de choix, de culture ; elle ne se révèle parfois qu'à la deuxième rencontre, voire plus ...

À Achères, tout est structuré, impeccable. J'apprécie l'individualité des grands formats et leur résonance avec les œuvres juxtaposées, la minutie des détails, les entrelacs, les volutes, les enveloppes des fils, les dualités simplicité/complexité, tout/partie, devant/derrière et surtout les livres pauvres comme les deux anagrammes de PAUVRE entre gouttes colorées. Les titres surprennent : *Musiques liquides de Michel Butor*. Qu'est-ce qui vous a donné l'envie de les réaliser ?

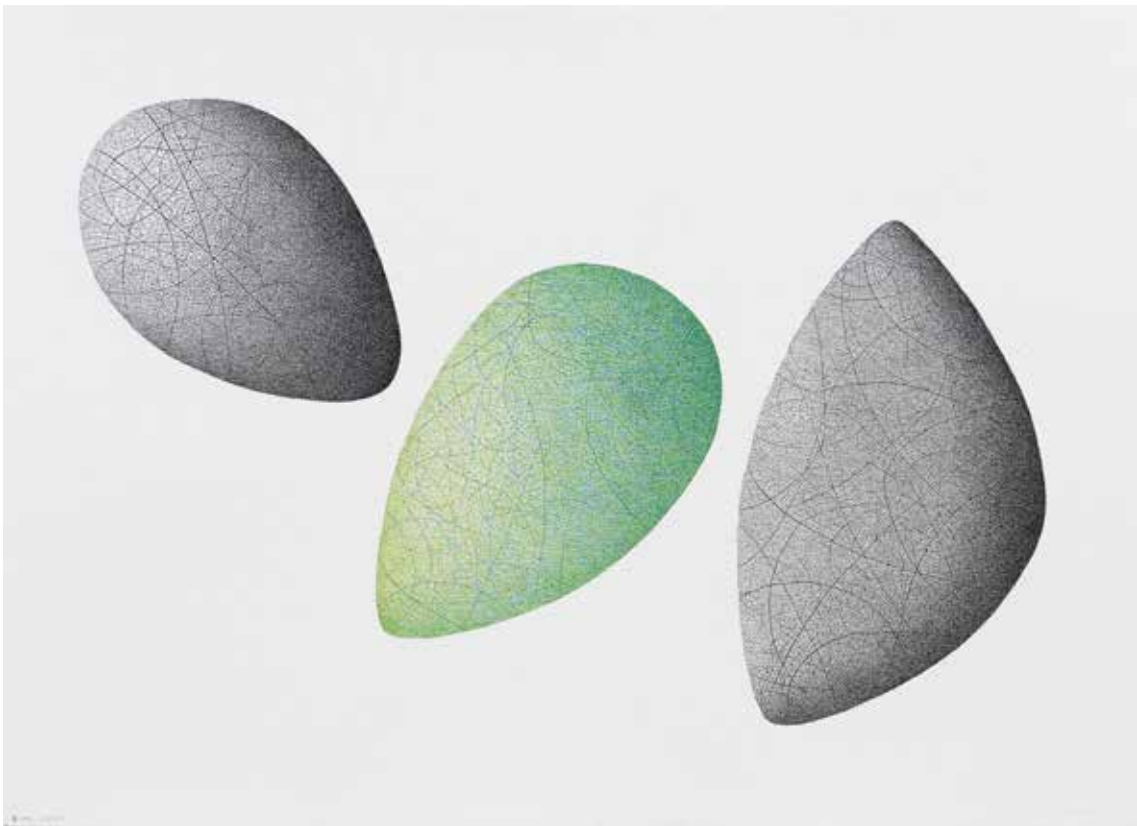
Pauvreté des moyens, richesse des contenus. En 2013, Philippe Marchal, m'a invité à participer au salon « Histoires de Livres », et à concevoir la couverture de la revue « Ici et maintenant », ouvrage unique constitué de pages originales. Puis, Armand Dupuy m'a proposé d'en faire un avec lui. Daniel Leuwers, a développé le concept de René Char « Livre Pauvre », simple feuille de papier pliée réalisée en quatre ou six exemplaires originaux hors commerce, fruit de la relation entre un dessin, un collage, une peinture d'un plasticien et le texte manuscrit d'un poète. Un exemplaire entre dans la collection initiée en 2002 au Prieuré Saint-Cosme, qui en contient plus de 2000, un revient au poète, un au plasticien, et le dernier va faire l'objet d'expositions; belles rencontres par voie postale, pour moi espace de liberté, d'expérimentation, avec la diversité des formats, des pliages, où le « jeu » spatial est essentiel.

Les deux Oves m'ont particulièrement touchée. L'ouverture horizontale sépare une base stable à la pierre noire de la trame au crayon de couleur bleue. Par contre, l'ouverture vers le bas tranche méchamment l'Ove rose.

En 2015, j'ai réalisé un ensemble de deux « Oves » roses pour l'exposition collective « La vie en rose » à l'espace B2Art de Bruxelles. Il se trouve que le mois d'octobre est consacré à la lutte contre le cancer du sein : j'ai alors compris à quel point, j'avais été « imprégné » en quelque sorte par ce fléau du cancer, sans avoir consciemment voulu l'évoquer... Telle est la force incroyable de la création artistique.

Pour clore nos propos, quel serait le message essentiel que vous aimeriez faire passer ?

Essayer de créer un langage plastique propre, avec des choix esthétiques clairs demande du temps, de la rigueur, demande de ne pas être complaisant avec soi-même – ou plutôt avec ce que l'on fait -, et de maintenir un niveau le plus élevé possible d'exigence. Aller à l'essentiel, épurer, considérer que la création artistique est avant tout une recherche intransigeante...



Dominique LARDEUX, Composition 2, pierre noire et crayon de couleur sur papier, 2014

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Autre huche

(Apostilles pour têtes chercheuses)

«Tout ce que l'homme expose ou exprime est une note en marge d'un texte totalement effacé.» (Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*)

1. « Bon qu'à ça » selon Beckett. Mais un doute subsiste.
2. Elève des deux Malcolm (Lowry et Chazal) et de Pérec, sait tordre les choses pour donner au réel un mode d'emploi.

1. Cette projection multipartite ouvre la réconciliation de l'être avec lui-même, du masculin et du féminin au-delà des genres.

2. Il s'agit sans doute d'atteindre la destruction de toute fixité afin que rien ne tienne encore debout.

3. L'auteur rappelle que l'amour est né de la brouette et les aéroports du vol au vent.

4. Il précise plus loin que la vision prend vie dans une sorte de tombe, la tombe des images. Ce sont leurs lignes de fond.

1. Ouistiti de l'indépendance qui passe sa vie sous un palmier assombri de Tunisie ou sur les bords du Léman.
2. Henri Michaux, *Fable des Origines*, Le Disque Vert, Bruxelles, 1923, p. 8.
3. Samuel Beckett, *Le Monde et le Pantalon*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 26.

1. Photo prise au Sahara après avoir dépanné une Land-Rover.
2. Une absence de parole est la véritable parole de la parole elle-même.
3. De son premier amour il garda une photographie. Elle passa du portefeuille au tiroir puis fut déchirée un jour de blues et connut le caniveau.

1. C'est peu diront certains mais cela ressemble déjà au départ vers l'impalpable et implique le retour du surnaturel au galop.

2. De cet épisode l'artiste a trouvé l'idée, de son « encyclopédie ». Elle est constituée de 582 planches (réparties en plusieurs coffrets). Ces montages feraient pâlir de honte ou de désir Diderot et Warburg.

1. Le héros s'y fait vendeur en porte à porte en essayant de fourguer des cocottes-minutes aux ménagères de moins de 50 ans (mais sans exclusive).

2. L'auteur ne connaît que la vieille image naïve et sourde qui n'ajoute rien, n'élargit rien, ne fait que renvoyer à l'affolement dont elle sort, comme le cri absurde à la douleur et à la joie. Il rejoint le Valère Novarina du *Théâtre des paroles* et Maurice Blanchot de *La part du feu*.

1. L'escogriffe reste un aventurier: Si certains écrivains sont pieux tandis que d'autres préfèrent le lit, le susdit opte pour des radeaux qui médusent.

2. Mais ne nous y trompons pas : le tout reste d'arracher du visible quand le visible s'arrache à nous.

1. Certains en sont les acteurs, d'autres les captifs, les ravis de la crèche.

2. On se serait contenté de moins.

3. Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Beauviala, « Genèse d'une caméra », in « Cahiers du Cinéma », n°350, août 1983, p. 49.

4. Sorte de brou de noix dont la lumière est ici brodée à l'encre d'un gris tout juste transparent.

1. Anguille sous roche.

2. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1988, p. 282, 294.

2. Malgré leurs heures de vol demeurent d'insomniaques rêveurs.

3. « Les idées n'existent pas ce sont des pierres qui surgissent » (Pol Brun – Le Pont de l'Épée, Paris, 1979).

1. Sa peau avait une odeur de palme et de confiture selon Aloysius Bertrand.

2. Charles Juliet, *Rencontres avec Bram Van Velde*, Montpellier, Fata Morgana, 1986.

3. Il ne peut avoir de successeurs car il est seul à pouvoir répéter son rite de néant.

1. On enfouira jusqu'à son souvenir réel comme s'il n'avait jamais existé.
2. *L'attrait de la nuit dans la nuit*, Jacques Kober, « Les Mains Éblouies, écrits sur l'art », Nice, Éditions Gilletta, 1996, p. 50.
3. C'est pareil pour nous

1. Le jus que la tête dégage n'est pas du meilleur cru.
2. « La pierre repliée sur elle-même nous apprend l'alphabet du silence » (Catherine Raynal, Galerie Vivo Aquidem, 2016).
3. Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse le prix.

1. Leurs corps sont des petits Moïse sortant de l'eau. Mais plus personne pour le prendre sur des genoux.

2. Sigmund Freud, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. «Connaissance de l'inconscient», 1966, p. 490

3. Notons l'emploi souvent abusif du terme «image» pour désigner non seulement les figures par ressemblance, mais toute espèce de figure ou d'anomalie sémantique. Proscrire aussi l'idée restrictive selon laquelle et de part son origine l'image ne provoquerait qu'un effet d'analogie et de mimésis.

1. Dans la brume file un monstre à deux têtes en des contrées aux cheminées coiffées de fées avec échancrures corsaires. Dante erre ici comme un fil.

2. Christian Prigent, *Les enfances Chino*, POL, Paris, 2014.

3. Garçon l'addiction ! Monet is Monet

3. Roy Finch, *The reality of the nothing*, Lugano Review, 1965, vol. 1, n° 3-4, p. 211-222.

4. Les filles maigres comme des clous rendent les hommes marteaux.

1. Pour comprendre la flaque il ne faut pas l'assécher mais deviner son hôte
2. La disparition des images entraîne la brûlure de toute métamorphose.

1. Ecrire sert à consoler de notre inutilité.
2. Preuve que l'image fait sortir de l'énoncé et projette au-delà de la pensée.
2. « Voilà c'est fait, j'ai fait l'image » (Beckett, derniers mots de *L'Image*, Editions de Minuit, Paris 1972)



Dominique LARDEUX, Les Trames I, encre et feutre sur papier; 2016

Carte blanche à Cécile Guivarch

Christian Degoutte

Fable of Faubus

Elle fait grande fille dressée sur la pointe
des pieds - sur le mur son ombre est Mingus - La coque
de sa contrebasse tosse contre sa hanche -
Elle claque des nerfs sur les glottes, ses doigts
crochent les moelles épinières - à longs coups d'archet
elle coud à cru son chant sur les peaux qui passent,
et l'autre - petite femme - avec sa trompette
fait crier les os du crâne - Ce qui est pur
est mort - La musique est pluie de la chair.

Lorsqu'elle s'arrête, on entend la mer, les bruits
d'éponge mouillée de faire l'amour - Soleil
oblique sur les cordes : des bougies au sol
éclairent un cartel qu'on lit entre les chevilles :
Pour les femmes verrouillées - Sacs de soleil
dans la nuit, les nus blonds des jambes des filles
- petite foule d'un instant - c'est une autre énigme

Barcelone - St Sylvestre

Solitude miel amer

Rouge pulsatile - courte robe - genoux
ronds serrés - une seule orange dévêtue
lentement, un seul café feront son petit
déjeuner - blonde enfantine de quarante ans -
sous la table ses mollets palpitant de veines
bleues dans l'ombre dorée des collants
n'est-ce pas ce qu'on désire du cœur ?

Les yeux baissés comme sous les petits couvercles
des petites cafetières - bouche fumante
tout en parlant bas de la foule poissonneuse
des trottoirs de Barcelone - puis riant bas -
qui ne tremble pas d'être découvert en train
de désirer être elle -

Barcelone - Hôtel Aristol

Bruna de rostre

Visages roulant dans le lit de la nuit
par milliers - ressacs mous des chevelures trilles
de rires remous de basses - la foule piétine
entre les barrières métalliques - où le profil
d'acajou d'une fille - étrave sarrasine
exagérément lente - se balance

Aperçue par éclairs croquant du raisin blanc
- douze perles pour franchir l'instant - sous l'averse
de fils d'or - éclaboussée de fleurs d'entrailles -
la croqueuse de temps abandonne sa part
du sacrifice pour accompagner d'un sourire
le voilier transparent qui traverse sa paume
- son sachet de raisin vide - et, comme elle,
de se penser grain par grain puis de s'en aller
transparent - on sourit aussi

Barcelone, feu d'artifice

Françoise Delorme

Avec la robe bleue

*Incise
entre deux lignes droites
elle volute elle insinue
suivant sa route inventée
elle va*

Eurydice nue / Claire Krähenbühl

1

Émietter force à franger l'infini
sur les bords dissoudre forme à l'humus
le corps résiste et pas que l'os crissant

grains sous la dent sel sol et bilebilles
arranre les pépins chacun le chiffre
des mémoires coquelicot des sexes

entier tout entier s'il n'est pas mort pas
encore ouvert à la putréfaction
passions en luzernes le corps remue

l'enfant secoue la porte du jardin

2

Périr devient le corps résiste formes
contre forces avec force formes vers
forces forçage des portes des lèvres

des fenêtres des cosses sortir naît
dans la marge dissémine l'original
dans la barge invisible qui touche

à quel bord un sens qui arrivera
peu souple quant à la manoeuvre
à force d'être là, interminable ?
l'enfant regarde s'ouvrir un chemin

3

Et pourquoi risquer d'élever la voix
parmi les traces fines des limites
à voix basse à voix haute c'est selon

alors quand l'épaule ne passe pas ?
tout rincer, recommencer, tout reprendre
l'eau source de partout en billebaude

tenir lieux pour ne pas rester clando
les corps révèlent des recels d'amour
suivre ce dos aveugle avec les yeux

l'enfant avance un mot et puis un autre

4

se retourner retourner le tapis
pour protéger les couleurs du soleil
dans la marge rester centre et pli

et dans quelles variations ? tu vois qui ?
entre dans l'arène, hume sans bouger
à nu rire et rire encore et des larmes

miettes animales tièdes ou végétales
sables silices sabliers ode à la clé
Comment ? Dis, ton nom, c'est comment ?

l'enfant tâtonne avec sa voix et vient

je voudrais avancer mais je ne peux ?
rimes et rythmes en spirale enroulées
avec ou sans ouvrir les mains contiendra peu

l'enfant sourit et prononce son nom

Carte blanche à Hervé Martin

Irène Duboeuf

Terremoto¹

La terre est pâle
Couleur de cendre.
Ici, chaque ligne se courbe
Comme pour adoucir la tragédie du monde.

C'est un été de feu.
Dans les vallées l'eau brûle
Entre les lèvres blanches de la terre.

Sous la touffeur du jour Bacchus
Féconde les collines quand un bruit
Terrifiant fait tressaillir son masque.
Un grondement funeste
Vibrant à mille lieux.

Les églises vacillent
Une lampe se brise
L'effroi tétanise le sourire des anges.

Dehors, le ciel est bleu.

Extrait de *Cendre lissée de vent*, à paraître aux éditions Unicité en 2017

Ombres

Il arrivait que le vent qui soufflait sur la lande
Déterrât de lointaines histoires
Tessons tranchants à ouvrir les veines
Des temps passés sous silence.

Des noms sans visage
S'échappaient d'horizons éventrés
Tandis que le rire vivant d'une source
Traversait les bruyères.

Je marchais aux confins du visible
Suivant un fil obscur qu'enflammaient les étoiles.

¹Tremblement de terre

L'été siphonnait l'eau des sources
Et volait un à un les miroirs d'eau perdue
Entre les bras des fleuves.

Tassées le long des rives
Des ombres aux pieds de plomb
Cherchaient refuge sous les arbres.

Nul n'aurait osé dire où finissait la Terre
Où commençait le ciel. Une lumière
Liquide, jaune et funeste
Réduisait l'horizon à une incertitude.

La mort rôdait, repérant les plus faibles.
Elle avait emporté la chatte rousse aux yeux d'enfant.

[...]
Une ombre chaque soir frôlait
Les seuils de l'invisible
Lentement
À pas de velours
Dans le silence des voix défuntes
Et l'on croyait voir deux grands yeux
Paisibles et secrets
Des yeux à jamais ouverts sur la nuit
Et qui semblaient veiller sur nous.

[...]
Les jours de pluie
L'ombre quittait le pot de terre cuite
Où reposaient les cendres
De la petite morte.

C'était comme un frémissement
Une pâleur tremblante
Impalpable au milieu du rien
Et qui errait de pièce en pièce
Effleurant une balle oubliée
Figée dans l'attente
D'un jeu qui n'aurait jamais lieu.

J'appelais à voix basse.
Je murmurais des mots secrets mais l'objet
Orphelin, n'était plus à personne
Et l'ombre s'en allait, étrangère à son nom.

Extrait de *La barque étoilée*, recueil en cours d'écriture.

Henri Cachau

Rosalie

Comme le moteur à explosion nous fonctionnons sur son principe du quatre temps, ceux de l'avant, du pendant, de l'après, puis celui des regrets correspondant à mon idiosyncrasie... Non, à un demi-siècle de distance je ne regrette pas ma non inscription à cette «Ecole Universelle» si courue à l'époque, offrant une palette élargie de professions, plutôt me lamente sur cette fainéantise m'ayant fait abandonner d'autres cours même distribués par correspondance. Mensongère leur réclame indiquait : « Si vous savez écrire - sans doute se réfèrent-ils aux pleins et déliés déclinés durant la Communale et non aux inévitables ratures et pâtés - vous saurez dessiner puis peindre, rejoignez-nous ! » S'ensuivait un laïus précisant leurs méthodes d'enseignement calquées sur un similaire quatre temps, ceux : de l'observation, de la perception, de la mémorisation et de la retranscription... Expédié le coupon-réponse et assuré un premier versement, artistes postulants, selon l'usage de conseils prodigués par des professionnels, et si assidus et volontaires sur le long terme d'un engagement souscrit par tempérament, nous pouvions espérer peindre comme tout le monde. À l'imitation de nos voisins, sortant cannes à pêche ou fusils de chasse, tous les week-ends fourbir notre attirail de paysagiste, bientôt venir encombrer un marché saturé en barbouilleurs, y concourir pour des médailles, des accessits. Ou lassés par notre inaptitude, en file indienne arpenter les musées afin d'y reluquer les accortes filles appendues sur leurs cimaises, notamment celles des Moulins !... Car il les aimait ces filles perdues Lou Poulit - un bien beau bébé à sa naissance, quand avec seulement quatre livres je faisais riquiqui -, incessamment aposté dans leurs claques, à sa guise y relevant leurs connivences amoureuses, leurs indiscrets quiproquos, leurs variances apprêtées. À l'aide de sanguine ou de fusain (quelle patte mes amis !) il soulignait leurs ambivalents contours, ces plénitudes d'un désir le retenant comme suspendu à leurs faux serments, un glossaire de propos mignards de badinages, de raffinements érotiques, de hardies pornographies, d'intenses lubricités enlevées d'un élégant coup de main...

Trop dispendieux pour ma bourse ces amours de lupanars, trop éreintants, j'ai préféré me soustraire de leurs désordres, pratiquer des chemins moins escarpés, plus cultes, par souci d'économie me retrancher dans une illustration moins suggestive quoique singulière au regard des fascicules proposés. Il se peut

qu'au jour de mon inscription ai-je été tenté par l'attrait de ce supplément accordé aux premiers inscrits, au demeurant fort sympathique cette miniature d'un mannequin usité dans les Beaux-arts, en lieu et place d'un modèle vivant trop encombrant ou caractériel ! Je l'affublai du petit nom de Rosalie ! En bois des îles il pouvait être manipulé selon les poses envisagées, je lui faisais prendre les plus avantageuses, elle ne disait jamais non, consentait à mes desiderata. Le coup de foudre fut réciproque, et des années durant cet amour parut partagé, de trois-quarts elle trônait sur une sellette, ses bras élevés soulevant une virtuelle mais abondante chevelure, ses seins hauts placés, ses jambes croisées ou décroisées selon mon humeur. À base d'encaustique je la faisais reluire, entretenais son teint blond acajou, hélas, malgré ces attentions, bientôt percluse d'arthrose, ses ressorts fatigués, bruyants, m'indiquèrent qu'il était temps de la remiser. C'est l'unique objet que j'ai conservé de cette époque studieuse quoique tourmentée sur le plan affectif, l'unique prétexte m'ayant conduit à cet enseignement sustenté par une invouable appétence de ce corps féminin que je souhaitais circonscrire, avant d'envisager, acquis les rudiments du métier, de plus artificieux débordements. Si prompts nous demeurent les attraits de la faute originelle, et je pense que vous aussi ayez été touchés par leurs grâces, leurs rituels, leurs inconvenances si lestement rendues par le gnome albigeois... Longtemps je me suis tenu à l'étude par l'intermédiaire de copies de maîtres anciens, me suis exercé à repérer la position de leurs muscles, de leurs appas secrets ; exercice après exercice - bien que j'eusse préféré l'application d'une physique des corps plus à même de satisfaire ma trouble sensualité - d'un trait malhabile, tant il est fréquent chez le débutant de vouloir réunir toutes les nuances à la fois, je les ai malmenées en les soumettant à mes anthropomorphiques investigations. Plus tard, la main et l'œil enfin s'accordant d'une même expertise, ces filles semblèrent sortir de leurs miroirs et autres psychés de maison close, tel que le Poulit les y avait immortalisées...

Je reconnais que malgré son interruption cet enseignement me fut propice, j'en ai retenu deux maximes, l'une recommandant de mettre peu de traits mais beaucoup d'intelligence, l'autre indiquant qu'il ne s'agit pas de croquer ce qu'on désire mais d'apprendre à l'observer ! En ressortait qu'on n'élabore pas une œuvre en additionnant de seuls détails, doivent se mettre en place des lignes assujettissant les principaux volumes avant de les assembler, etc. Hélas, si j'avais bien enregistré les conseils prodigués, malgré une boulimie charnelle ayant du m'inciter à poursuivre, dès le cinquième fascicule ma naturelle fainéantise limita mon enthousiasme... Face aux miens, dubitatifs quant aux futurs résultats, tout en sachant que je stagnais, je faisais semblant d'avancer, débordé par une kyrielle de contraintes plastiques : proportions, canons, volumes, raccourcis, lignes de fuite, trompe l'œil, etc. Malgré ma récente vision du film «Tabarin» retraçant les équivoques mœurs de la dite belle époque, notamment l'ambiance de leurs Salons - tous ces éléments d'un french cancan endiablé, restitués d'une main de maître par le gnome albigeois - cette gageure se révéla impossible : me concernant l'amour s'annonçait inconséquent et désordonné à la fois...

Pourtant j'y tenais à devenir ce peintre de Salons, connaître l'assomption par l'idéalisation de la femme, mais l'art que je souhaitais atteindre, calculé sur des versements échelonnés sur trente-six mois, devant être circonscrit entre l'extrême sombre et la lumière tamisée d'un cabaret, où l'on pourrait selon accord du proxénète de service y planter son chevalet - sans inhibition ou transcendé par l'alcool, posant son cul de bancal, sa physionomie de Quasimodo (pensez à sa dystrophie polyépiphysaire !) sur un vulgaire pliant, Lautrec s'en assurait - se révéla inatteignable... Car les clés de cet art pariétal - main levée il brossait le portrait de filles vénales, dépoitraillées, s'offrant aux gogos de passage - c'est lui qui en possédait le trousseau, et dans ce bordel qu'il fréquentait, pour lui seul la Goulue virevoltait, gambadait, exhibait ses dessous de satin, ses bas noirs, ses caracos échanrés... Dans de telles conditions d'incapacité on demeure interdit, pinceaux et palettes suspendus, l'inspiration coite ; face à l'objet de son cœur on perd ses marques, puis l'élan primitif retombant ça ressemble à une abdication annoncée, avec l'obligation de passer la main à plus petit maître que soi... Marri, conscient de mon inaptitude, dorénavant je laissai Lautrec s'exprimer dans ses luxurieux déballages, s'activer dans d'immémoriales débauches, signer aussi de retentissants échecs... Mais sont-ils ces épithètes successifs des mirages féminins, leurs délicats et troublants attributs, la matière obligée, ce noble matériau de toute œuvre digne de ce nom ? Que pouvait-il peindre sinon leurs chairs lourdes et grasses, la plus modeste, la plus réservée, la plus tendre ou

garce de ces filles lui permettant de prétendre à l'immortalité ; ces Jane Avril, mademoiselle Ciriac, l'Yvette, la rousse irlandaise, la clownesse Cha U Kao, et l'ensemble de ces danseuses de revue, ces petites vertus, ces pensionnaires de la rue des Moulins dont plus tard j'accosterai les consœurs. Pitié Lautrec pour mes misérabilistes ébauches, garde-moi de ces femmes, fatales, aguicheuses, de leurs contrefaçons, de leurs atours, de leurs grimages ainsi que de la folle obsolescence de ton art de lupanar ! Il est concevable que ce soit éreintant, impossible de reproduire sans génie particulier cette ambiance libertine, de restituer les rondeurs et courbes de ces pensionnaires, de décrire leurs disponibilités et aptitudes amoureuses, leurs poses contrefaites, de connaître qui du dessin ou du verbe s'y fit chair de l'œuvre !...

Je ne regrette rien, ni ce semblant d'étude, ni mon piteux abandon, en témoigne ce mannequin en bois des îles depuis des lustres assurant la pose, avec ses bras croisés, ses jambes pudiquement repliées, ses seins lourds, avachis, sa chevelure clairsemée, cette autrefois ambrée et fière Rosalie que je n'entretiens plus et qui ne trône plus sur mon téléviseur... Parfois m'envahissent des pulsions de meurtre, je souhaiterais la soustraire du placard ou je l'ai remisee, puis m'en débarrasser, tant sa mutique présence témoigne de ma paresse, de mes vellétés... Mais, ô paradoxe, ne voilà-t-il pas qu'au seuil de ma retraite, en cette époque où l'oïveté doit être énergiquement combattue, me vient une envie de me remettre au travail ! Une alléchante publicité recueille mon assentiment, leurs cours paraissent attrayants, bien que je ne sache qui l'emporte de leurs cassettes didactiques - plus séduisantes que les anciens fascicules en quadrichromie - ou de ce mannequin grandeur nature offert en cadeau d'inscription, qu'à l'instar de la Goulue, si canaille selon Lou Poulit, je pourrai asseoir sur mes genoux. Différents modèles sont proposés - les marchands du temple usent d'artifices inespérés afin d'allécher le chaland mâle -, ils possèdent les mensurations des dernières stars du «X» de surcroît les perruques et latex ayant gagné en qualité, leur maintien et confort également, et cerise sur le gâteau, disposent d'une étonnante flexibilité dorsale. Celui dénommé Ulla me plaît, cependant je risque de perdre mon temps au lieu de vraiment potasser, user le peu de tempérament qui me reste à vouloir le faire reluire, en outre gage que l'encaustique ne suffise à son entretien... Vais-je encore me défausser, invoquer quelque déterminisme négatif, déclarer que je ne suis pas doué, me retrancher derrière le fait (évident) que le Poulit était né coiffé, qu'il n'y a rien à faire contre un tel talent, sinon aller noyer mon impuissance, sombrer, mais pavillon haut, entre les seins de filles de mauvaise vie piétant rue des Moulins ?...

Eric Piette

une roulette russe

vous n'entendiez pas le son
du barillet tournant sur lui-même
chargé d'une seule balle bien
caressée, enlacée, par les paumes
juste avant de la faire pénétrer

à l'endroit où elle devait être
à l'endroit qui comble le vide

au travers du barillet ce revolver
noir au métal doux

je marche vers le haut de Bruxelles
je pleure

le son du barillet
le salon familial

ce qui n'aura jamais lieu
ce qui a eu lieu

l'impasse
et ce son qui ne me quitte pas

je réchauffais le revolver froid
ce métal de mes propres mains
après l'avoir sorti de son linceul
de chiffon

le chien en arrière
lentement
le canon
doucement

il fallait choisir
il faut encore choisir

en pleine concentration
en pleine dilatation

l'espace et le temps unis
hors tout ce qui est humain
au plus près de l'humain pourtant

il n'y avait ni question
ni réponse

pleurer encore

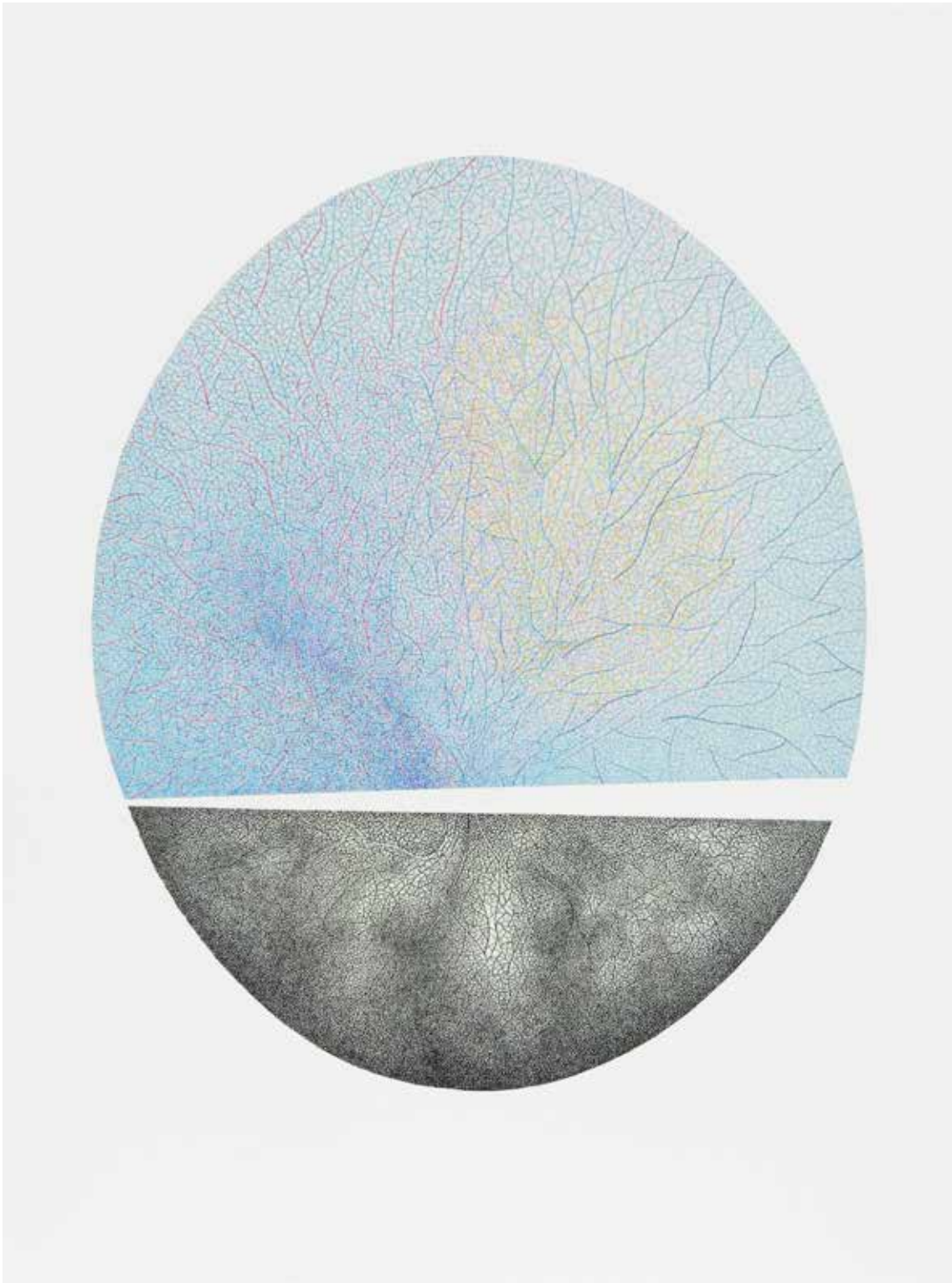
mais vous n'entendiez
ni pleurs ni murmures
et les cris conviaient vos surdités
intérieures

lorsque j'ai choisi
en sueur
une chance sur six

ou

cinq chances sur six

j'ai choisi de vivre les vies
auxquelles je ne m'attendais pas



Dominique LARDEUX, Les Oves 12, pierre noire et crayon de couleur sur papier, 2016

Page 99, journal d'un lecteur

Jean Perguet

Héritage

Henriette Grindat, Albert Camus, René Char, Philippe Djian, Jean-Philippe Toussaint, Amin Maalouf, Yuval Noah Harari et Jacques Lacarrière.

Je vous avais laissés, en mai 2016, avec Ali¹ et « *les nomades et les contrebandiers, qui eux savent bien qu'aucune frontière ne sépare une montagne d'une autre, un col d'un autre, un nomade et un contrebandier d'un autre.* » C'est bien en contrebandier, nomade, que je vais me comporter à travers ces quelques pages. Contrebandier d'abord car, aucun de ces livres n'ayant été choisis par moi, je vais m'en faire le simple passeur. Nomade ensuite puisqu'il ne faudra pas y chercher de cohérence. Ou plutôt si. Celle d'une pile de livres offerts lors de mon pot de départ, fin d'une carrière professionnelle, cadeaux qui, m'étant destinés, sont donc implicitement le reflet de mes goûts supposés.

Est-ce parce que je laissais visiblement traîner sur le coin du bureau mes lectures dans le but d'en faire la promotion lors d'une pause-café ou du déjeuner? Est-ce parce que j'avais partagé mon projet d'écriture? Toujours est-il que je suis parti ému de leurs dédicaces, des cela-devrait-te-plaire, des envoie-nous-tes-écrits.

Christine, j'ai entamé cet amical héritage par ton beau et grand livre, couverture en épais vergé beige de Gallimard sur lequel brille le titre, ***La postérité du soleil***², recelant des photographies noir et blanc d'Henriette Grindat et des poèmes d'Albert Camus qui dialoguent. Des textes très épurés comme « *L'énigme* » qui commente la simple photographie d'une porte s'ouvrant dans le vide, comme « *Après le vent, la terre tranquille* » qui évoque un banal paysage de cimes d'arbres, ou encore comme « *Ici vit un homme libre, Personne ne le sert* » qui souligne une humble façade envahie de ce que je suppose être une vigne vierge. Textes et images sont si minimalistes qu'isolés ils m'auraient semblé insipides. Pourtant cela fonctionne parfaitement. Pourquoi? Parce que j'ai feuilleté cela comme s'il s'agissait de haïkus forts de leur fragilité. Consultez-le, pourquoi pas, à la bibliothèque, l'année prochaine, sur les transats, dans la cour. C'est un livre à parcourir à l'ombre, juste le temps d'une pause, pour déguster « *...sans les trahir, les choses simples dessinées entre le crépuscule et le ciel...* »

¹Ali, dans *2084* de Boualem Sansal

²*La postérité du soleil*, Gallimard

Dane, tu as subi, de manière parfois un peu trop insistante, l'étalage de mes coups de cœur littéraires et journalistiques qui servaient de diplomatiques coups de gueule quand j'affichais au bureau une page du *Monde des livres* ou le poster du journal *Le 1* à côté des affiches officielles de la DRH. Et comme les autres tu as supporté que je ne cache point attendre la première occasion - ce Plan de Sauvegarde de l'Emploi (cynique oxymore) le fut - pour m'évader dans des projets d'écriture. Est-ce par représailles que tu m'as fait connaître, d'un coup, deux livres : **Ardoise**³ de Philippe Djian et **L'urgence et la patience**⁴ de Jean-Philippe Toussaint ?

« *Un jour j'ai sorti un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restais planté un moment, lisant et comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique. (...) Et je compris bien avant de le terminer qu'il y avait là un homme qui avait changé l'écriture. (...) Ce livre fut ma première découverte de la magie* ». C'est par cette citation de Charles Bukowski que Philippe Djian commence *Ardoise*, ce court récit de 120 pages où, pour expliquer sa vocation d'écrivain, il nous fait part des chocs émotionnels procurés par dix livres et dix auteurs : « ... ces livres qui ont fait bien plus qu'influencer mon travail, ces livres qui ont changé ma vie, disons qu'ils furent une pluie de météorites et que cette pluie a duré dix ans. Entre ma vingtième et ma trentième année. Ensuite je me suis mis à écrire. »

Plus que des représailles, *Ardoise* est un guet-apens.

Guet-apens qui me questionne sur le style : « *Le style n'est pas un don naturel, contrairement à l'élégance ou la faculté d'occuper un espace (de préférence médiatique) (...) On verrait que rien ne peut être laissé au hasard ou soumis à des règles universelles. On verrait la difficulté de choisir un mot, de placer une virgule, de prendre différentes sortes de mesure. (...) Le style, malheureusement, ne souffre pas la dissection. Au premier coup de bistouri, la magie s'envole.*»

Guet-apens qui m'interroge sur mes réelles motivations et le courage nécessaire pour affronter ce que l'on appelle l'écriture longue : « *Écrire n'est pas simple. Écrire est une occupation parfois rebutante, parfois stérile et affligeante, parfois même au-dessus de nos faibles forces, mais elle est la seule qui soit acceptable.* »

Guet-apens qui m'interpelle sur la force de mon sujet et le réalisme de mes personnages : « *Je pense que c'est à Melville que je dois ce sentiment qu'un personnage n'existe pas tant que le vent n'a pas soufflé dans ses cheveux. Tant qu'il n'a pas éprouvé physiquement la présence du monde qui l'entoure — et le vent, la pluie, le soleil, les rivières ou les montagnes...* »

Guet-apens qui provoqua des sentiments paradoxaux (enthousiasme, entêtement et doute) qui seront renforcés par la lecture de *L'urgence et la patience* de Jean-Philippe Toussaint. « *Lorsque j'écris un livre, je me voudrais aérien, l'esprit au vent et la main désinvolte. Mon cul. En fait, je suis très organisé. Je m'entraîne, je me prépare, je me dispose. Il y a un côté monacal dans mon attitude;*

³Ardoise, Julliard

⁴*L'urgence et la patience*, éditions de Minuit

spartiate, navigateur solitaire. Tout importe, la condition physique, l'alimentation, les lectures. Quand j'écris, je me couche tôt, je ne bois pas d'alcool. Pendant la journée, je marche, je fais du vélo, je nage. » En serai-je capable ? Est-ce si nécessaire ?

Jean-Claude, j'ai d'abord pris **Un fauteuil sur la Seine**⁵ d'Amin Maalouf pour un sympathique pied-de-nez ou un ironique augure car Amin Maalouf y conte la vie et les aventures des dix-huit écrivains qui l'ont précédé au 29^{ème} fauteuil de l'Académie française. La plupart ne sont pas restés gravés dans notre mémoire et Amin Maalouf n'a nullement l'intention de les y réintroduire définitivement. Premier étranger (libano-égyptien) de la lignée d'académicien du 29^{ème} fauteuil, il prend ce prétexte pour revisiter notre histoire de France, la grande et la petite, chronologiquement, de Richelieu à nos jours, sous la forme d'un feuilleton. Anecdotes, « *les détracteurs de Jean-François Cailhava se plaisaient à dire que Molière avait une dent contre lui... [car il] avait cru bon de prélever sur la dépouille [de Molière] une dent, puis de l'enchâsser dans une bague afin de l'avoir en permanence sur lui.* » ou débats, « *celui qui [Ernest Renan] n'a jamais cessé de rappeler ce qui, à ses yeux, demeurait l'essentiel : "L'homme n'appartient ni à sa langue ni à sa race : il n'appartient qu'à lui-même, car c'est un être libre, c'est un être moral", [qui] livra le fruit de sa réflexion sur les questions identitaires dans une conférence intitulée justement "Qu'est-ce qu'une nation ?".* » J'ai donc constaté à nouveau que notre actualité n'est que le continuum de l'histoire comme, dans ces deux citations, celles, contemporaines, des « intermittents du spectacle » ou de « l'identité nationale ».

Amin Maalouf m'interpelle ainsi vraiment quand, dans le dernier chapitre, il cite son prédécesseur, Claude Lévi-Strauss, *celui qui chérissait les cultures fragiles* : « [Claude Lévi-Strauss] suggéra dans une note de bas de page de *Tristes tropiques*, que la France, qui comptait alors (en 1954) quarante-cinq millions d'habitants, intégrât dans sa population, "sur la base de l'égalité des droits", les vingt-cinq millions de musulmans de son empire colonial (...) Un tel coup de dés aurait-il anéanti la France ? Aurait-il permis, au contraire, de métamorphoser le monde musulman, et d'éviter ainsi à l'humanité entière les abominations qu'elle connaît de nos jours ? On ne le saura jamais ? » Amin Maalouf n'est pas naïf. Son *Fauteuil sur la Seine*, est avant tout une invitation à comprendre notre présent et à anticiper notre futur grâce aux constantes analepses de l'histoire.

Alain, est-ce parce que nous avons partagé de nombreuses réunions de prospective et commencé à promouvoir ce que Jeremy Rufkin appelle *la nouvelle société du coût marginal zéro*⁶- Je profite aussi de cet aparté pour vous inviter à enchaîner par le point de vue contradictoire développé par Luc Ferry dans *La révolution transhumaniste*⁷ - est-ce donc pour cela que tu m'as offert **Sapiens**⁸

⁵*Un fauteuil sur la Seine*, Grasset

⁶*La nouvelle société du coût marginal zéro*, Les liens qui libèrent

⁷*La révolution transhumaniste*, Plon

⁸*Sapiens*, Albin Michel

de Yuval Noah Harari ? Est-ce afin que je revienne à des considérations moins utopiques en revisitant notre histoire en-deçà et au-delà du court épisode que représente l'Académie française ? *Sapiens*, une somme historique qui s'appuie brillamment sur l'archéologie, la génétique, les sciences sociales, la philosophie, la technologie pour raconter une brève *histoire de l'humanité*. Et puisque, Yuval, tu as su m'embarquer dans l'Aventure humaine comme si nous y cheminions de conserve - bien plus que Claude Allègre⁹ et Jacques Atali¹⁰ avaient su le faire - j'ai envie ici de te tutoyer ; que ce tutoiement suggère l'accessibilité de ton livre et son écriture non universitaire. C'est un récit moderne que tes étudiants, passionnés, t'ont demandé d'écrire. Tu l'as fait d'une écriture alerte, usant de comparaisons judicieuses qui concrétisent les échelles de temps, et, comme dans un roman d'action, *Sapiens* y traverse d'incroyables mais bien réelles (r) évolutions. Ce qu'on y découvre est toujours sidérant... Sauf quand tu romps le charme que j'avais ressenti, enfant, en découvrant la première écriture, celle de Sumer, à travers les photographies du premier volume de *L'Univers des Formes*. Un point de vue d'anthropologue qui rabaisse la poésie abstraite de sa forme à celle d'un livre comptable : « À ce premier stade, l'écriture était limitée aux faits et aux chiffres. Le grand sumérien, s'il exista jamais, ne fut pas livré aux tablettes d'argile. Écrire prenait du temps, et le lectorat était infime, en sorte que nul ne voyait de raison de s'en servir à une autre fin que la tenue des archives essentielles. Si nous recherchons les premiers mots de sagesse venus de nos ancêtres, voici 5000 ans, nous allons au-devant d'une grande déception. Les tous premiers messages que nos ancêtres nous aient laissés sont du style : "29086 mesures orge 37 mois Kushim". » Et cette étonnante note de bas de page : « Avec l'invention de l'écriture nous commençons à entendre l'histoire à travers l'oreille de ses protagonistes. Quand ses voisins l'appelaient, ils criaient réellement "Kushim". Il est significatif que le premier nom attesté de l'histoire appartienne à un comptable, plutôt qu'à un prophète, un poète ou un conquérant ». Avec pédagogie tu nous plonges aussitôt dans ce qu'une telle découverte représente pour les anthropologues : ils concluent que l'invention de l'écriture n'est pas la conséquence du besoin de transmettre des mythes mais la nécessité de suppléer une mémoire humaine incapable de comptabiliser production agricole, biens et dettes croissantes, impôts d'une collectivité qui dépassait alors un simple groupe familial ou tribal et atteignait quelques milliers de personnes. Ton sens de la dérision, sans diminuer la réalité scientifique du livre que confirment les nombreuses notes de bas de page, fluidifie ces 500 pages. Ton livre aborde aussi, tour à tour, tous les conflits physiques, ethniques, éthiques, religieux, économiques qu'affronte *Sapiens* en regroupant de petites communautés en immenses empires. Comme si tu voulais contextualiser les propositions, évoquées plus haut, de Claude Lévi-Strauss, dans la section *visions impériales* tu abordes la séculaire émergence de la xénophobie : « La présomption de gouverner le monde entier pour le bien

⁹Introduction à une histoire naturelle (Fayard)

¹⁰Une brève histoire de l'avenir (Fayard)

de ses habitants était déroutante. L'évolution a fait de l'Homo sapiens, comme des autres mammifères sociaux, une créature xénophobe. Sapiens divise l'humanité en deux : les "nous" et les "eux". Nous c'est vous et moi, qui partageons langue, religion et usages. (...) Dans la langue du peuple Dinka, au Soudan, "Dinka" signifie simplement "hommes". Ceux qui ne sont pas Dinka ne sont pas des hommes. Les ennemis jurés des Dinka sont les Nuer. Et que veut dire le mot "Nuer" dans leur langue ? Les "hommes originels". À des milliers de kilomètres des déserts soudanais, dans les terres prises sous les glaces de l'Alaska et du nord-est de la Sibérie, vivent les Yupicks. Et que signifie "Yupik" dans leur langue ? Les "vrais hommes" ». Mais aussitôt, dans ce chapitre sur la formation inexorable des empires, tu en décris l'évolution positive, « À l'opposé de cet exclusivisme ethnique, l'idéologie impériale, à compter de Cyrius, a eu tendance à être inclusive et ouverte à tout. » Ici, point de naïveté, l'Histoire est factuelle. Dans un superbe passage, « Le nouvel empire mondial », tu nous laisses découvrir que, si cet empire mondial a déjà connu maintes révoltes et violences, il nous faudra en vivre encore beaucoup pour accompagner sa mutation d'une nature territoriale à une nature planétaire, économique et panachée d'utopie techno-centrique. Comme tu pourrais facilement en juger en découvrant les quarante post-it jaunes, annotés de ma main, qui débordent du livre sur l'intégralité de ses trois côtés (mythes, écriture, xénophobie, mais aussi, syncrétisme, bouddhisme, humanisme, hubris, science et impérialisme, consumérisme ...), j'aimerais avoir encore plus de place pour te citer. Merci Yuval d'avoir écrit cette exégèse de nos origines mettant en perspective, au-delà de trois générations, mon héritage. Merci aussi de m'offrir sous le sticker "Fiction", « "Le lion est l'esprit tutélaire de notre tribu". Cette faculté de parler de fictions est le trait le plus singulier du langage Sapiens. On conviendra sans trop de peine que seul l'Homo sapiens peut parler des choses qui n'existent pas vraiment et croire à six choses impossibles avant le petit déjeuner. Jamais vous ne convaincrez un singe de vous donner sa banane en lui promettant qu'elle lui sera rendue au centuple au ciel des singes. Mais pourquoi est-ce important ? Somme toute, la fiction peut dangereusement égarer ou distraire. Les gens qui vont dans la forêt en quête de fées ou de licornes sembleraient avoir moins de chance de survie que ceux qui cherchent des champignons ou des cerfs. Et si vous passez des heures à prier des esprits tutélaire inexistantes, ne perdez-vous pas un temps précieux qui serait mieux employé à fourrager, vous battre ou forniquer ? Or c'est la fiction qui a permis d'imaginer des choses, mais aussi de le faire collectivement. Nous pouvons tisser des mythes tels le récit de la création biblique, le mythe du temps du rêve ». Merci donc de m'offrir une facile transition vers **Dans la forêt des songes**¹¹ de Jacques Lacarrière.

¹¹Dans la forêt des songes, NIL éditions

Christian savait, quand il m'offrit ce roman, que je prendrai tant de plaisir à cheminer dans la forêt d'Orient et ses bords de lac, vers la clairière des Farfelues, en compagnie de Thoustra (perroquet ara dyslexique) et à m'identifier à Ancelot (chevalier sans monture), à la rencontre d'« un stylite (avachi), une grue bègue (et cendrée), des chasseurs nocturnes (et fantômes), une ondine (amoureuse), un androgyne (imbu de lui-même), deux ménestrels (champenois) ». Autant de plaisir que celui d'être un Sapiens parmi les Sapiens.

Je fus d'autant plus ému par cette surprenante et décapante lecture, si différente de *Chemin faisant*¹² (où j'ai pénétré pour la première fois dans l'univers de Jacques Lacarrière) et de *Natures*¹³ (un de ses cahiers), que *Dans la forêt des songes* fut publié quelques jours seulement après le décès de Jacques Lacarrière le 17 septembre 2005. C'est un livre héritage où Jacques Lacarrière a sans doute voulu condenser sa prose poétique, son osmose avec la nature, sa passion pour les mythes qu'ils soient grecs, celtiques ou chrétiens. Et personnellement, en plein chantier d'écriture, j'ai profité de la cocasserie des dialogues, des allitérations et accumulations (qui de visu, de auditu, ou de palpu... m'ont mis dans un état ... ni léthargique, cataleptique, catalectique ou hypnagogique) ; lisez ce texte à votre famille, non comme un psittacidé dyslexique mais comme un hominidé philosophe épris de légendes et d'allégories. Pour terminer ce journal, j'ai choisi un passage qui, à travers le style de Jacques Lacarrière, nous projette au prochain épisode de Sapiens : l'amortalité fantasmée par les transhumanistes.

« - Mais pourquoi, quand on a la chance d'être immortel, pourquoi revenir ici-bas ? (...)

- C'est pour cela, tu vois, que j'aime revenir sur la Terre : parce qu'ici on vit dans un Temps qui s'écoule et qui change, comme l'eau d'un fleuve ou l'écume des nuages, un Temps vivant où chaque jour est différent de l'autre. Oui, je vais te faire une confidence parce que je crois que tu peux me comprendre : mais y'a pas de pire destin ou de pire châtiment que celui de naître ou de devenir immortel. Tu ne peux pas avoir la moindre idée de ce que signifie vivre hors du temps et hors de l'espace auxquels toi, tu es habitué. Dans un monde immortel, plus rien n'a d'importance puisque plus rien ne bouge ni ne change, que plus rien ne s'achève. Il n'y a plus de temps là-bas ou là-haut, mais une sorte de présent éternel, de pause, d'ellipses indéfiniment répétées, de vide blanc, stagnant où plus rien ne commence, où plus rien ne finit. »

Remerciements : À Christine, Dane, Alain, Jean-Claude et Christian pour ces livres, témoignages d'une complicité qui savait souvent s'égarer hors des sentiers professionnels.

¹²*Chemin faisant*, Fayard

¹³*Natures*, Michel Houdiard éditeur

Notes de lecture

Par Patrick Guillard

Le collier rouge, de Jean-Christophe Rufin, éditions Gallimard, 2014

Un extrait tout d'abord : « À une heure de l'après-midi, avec la chaleur qui écrasait la ville, les hurlements du chien étaient insupportables. Il était là depuis deux jours, sur la place Michelet et, depuis deux jours, il aboyait. C'était un gros chien marron à poils courts, sans collier, avec une oreille déchirée. Il jappait méthodiquement, une fois toutes les trois secondes à peu près, avec une voix grave qui rendait fou.

Dujeux lui avait lancé des pierres depuis le seuil de l'ancienne caserne, celle qui avait été transformée en prison pendant la guerre pour les déserteurs et les espions. Mais cela ne servait à rien. »

Un héros de guerre emprisonné en 1919 et son chien qui aboie encore et encore, ça ne constitue pas un roman, ça ne fait pas rêver. On imagine mal comment on pourrait en sortir un livre vraiment prenant de plus de 170 pages. D'accord avec vous. Et pourtant !

Un vrai coup de cœur !

C'est ma femme qui m'a offert ce livre. Elle-même le tenait d'une amie qui elle-même... Et à chaque fois le miracle d'une belle écriture qui captive et donne envie de partager son plaisir avec d'autres lecteurs.

Dans une langue accessible et sensible Jean-Christophe Rufin nous parle de la guerre de 14, ou plutôt de l'après-guerre, des univers intérieurs des personnages que la guerre transforme et mure en eux-mêmes. Il nous fait partir dans le monde d'alors, qui n'est pas si loin de nous par petites touches. Et le rapport avec le titre, *Le collier rouge* ? Je ne vais pas tout vous dire. C'est comme pour un bon film, je ne peux malheureusement pas tout vous dévoiler. Toujours est-il que l'auteur part de deux faits réels :

« D'abord d'une réalité méconnue : nombre d'animaux ont été partie prenante dans la guerre de Quatorze, en particulier des chiens, il y avait des centaines de milliers de chiens dans les tranchées. Plus qu'un roman de la guerre, un roman de l'après-guerre ?

Plutôt un roman des bilans de la guerre. Après quatre années, elle se solde en apparence par une victoire, en réalité surtout par l'idée que la vraie victoire, c'est de ne pas faire la guerre. C'est pour cela que le livre évoque les fraternisations et les mutineries de 1917... » (fragment d'un entretien réalisé avec Jean-Christophe Rufin lors de la parution en février 2014 – à lire dans son intégralité sur le site de l'éditeur gallimard.fr).

J'oubliais, il y a quatre protagonistes : Morlac, un héros de guerre prisonnier, un chien, un juge chargé de démêler l'affaire et une femme. Presque un huis clos dans le Berry qui raconte la grande histoire au travers de la petite.

Par Patrick Fourets

Vie et œuvre de Constantin Eröd, de Julien Donadille, éditions Grasset, 2016

Sur une table de salon, un livre attrape-lecteur. Une main pour le saisir. Lecture d'une page au hasard : *« J'ai appris assez vite en arrivant dans mon immeuble de Prati que l'appartement du dernier étage était occupé par le prince héritier d'une quelconque couronne d'Europe orientale – j'ignorais alors qu'il y eût une Slovanie. »* Premier roman : une fiction s'appuyant sur une illusion de vérité historique et littéraire. La lecture les rend vraisemblables. Un roman en trompe-l'œil. Son cadre, Rome ; sa ligne directrice, la rencontre entre un attaché culturel trentenaire : Yves Kerigny, et un héritier de Slovanie, exilé : Constantin Eröd à la personnalité fascinante : *« Pouvait-on rêver existence plus belle que celle de ce flâneur de Rome, perpétuellement oisif, qui n'occupait ses journées que de la beauté de cette ville et du murmure de l'histoire ? La figure-même du bonhomme divagant me semblait celle-même du bonheur. Constantin marchait, droit devant lui. De temps à autre, il tournait la tête vers les côtés du chemin. Ça n'était jamais un mouvement brusque ou irréfléchi, mais plutôt le balancier d'un navire pris dans la houle et soucieux de garder son cap. »*

Ce cap est l'objet de l'intrigue politique distillée par petites touches, entre visites de monuments, conversations dans le bar d'Angéline, réflexions sur un prix Nobel imaginaire, soirées parmi des diplomates, rencontres romanesques. L'allure du récit : celle du pas nonchalant, d'Yves K. le conteur, aimanté par l'énigmatique Constantin Eröd.

La narration aurait dû être orientée du point de vue de Constantin Eröd : *« Quand deux peuples qui sont censés vivre ensemble, n'en peuvent plus l'un de l'autre, et bien il ne reste plus que la saignée ! Et c'est le plus fort qui reste à la fin... »* dit le dictateur en devenant d'un pays qu'il est censé aider à retrouver paix et liberté. L'auteur a choisi celui d'Yves K. Originalité. Par lui le lecteur découvre le rôle des personnes qu'il côtoie : *« J'ai omis de dire que Pierre s'occupait à la chancellerie de l'ambassade, des questions de politique internationale »*. A propos de lui : *« Le lecteur voudrait peut-être, au demeurant bénéficier du récit que je fis à Pierre. »*

Le lecteur devient un témoin curieux. Il réfléchit à une analyse politique ; réagit à la moralité de l'une ou l'autre des personnes côtoyées ; profite de flâner dans Rome, loin des sites « carte postale touristique » ; vit l'ambiance romanesque qui affleure autour de Tiziana la maîtresse d'Yves K. ou de ses séduisantes collaboratrices Valentine et Alexandra ; porte un jugement sur Constantin Eröd...

En filigrane, le drame des guerres de l'ex-Yougoslavie dans les années 90 : le jeu diplomatique, les petits arrangements, les peuples en colère mis sous la protection de dirigeants exilés devenant des dictateurs...

Roman d'espionnage, dans les méandres d'un aparté littéraire, d'une visite de monument, d'une analyse politique sur un pays imaginaire.

Ce roman d'ambiance offre à réfléchir sur la nature humaine, son apparence, sa réalité. C'est aussi l'occasion de visiter Rome : « *L'été approchait, cette explosion sensuelle de l'été romain qui fait douter – je l'ai dit – qu'on puisse vivre ailleurs qu'ici : existe-t-il même ailleurs, hors ces bouquets énormes de bougainvilliers dégoulinant sur des cascades de murs de brique, cette chaleur humide venue de la mer qui ferait presque condenser le sel sur les lèvres, ces parcs et ces ruines posés çà et là comme un décor de théâtre pour abriter les amours des hommes ?* ».

Notices biographiques

Jacques Allemand : né à Marseille. Après de longs séjours en Afrique, retour en France. Une thèse sur la poésie de Jules Supervielle. Des choix de textes en revues, dont, récemment, *Voix d'encre*, *À l'index*, *Phœnix*, *Propos de campagne*, *Résonance générale*, *Terre à ciel*. Une douzaine de recueils, notamment chez *Æncrages & Co*, *Encres vives*, *Ecbolade*, *Alidades*, *Soc & foc*, *S'éditions* et *Propos 2*.

Manuel Becerra Salazar (Mexico City, 1983) : est l'auteur de cinq recueils, dont *Canciones para adolescentes fumando en un claro del bosque*, *Instrucciones para matar un caballo*, et *La escritura de los animales distintos*. Il fut lauréat de nombreux prix de poésie au Mexique. Ses poèmes ont été publiés dans leur version originale par les éditions mexicaines *_Generation_Y*.

Henri Cachau : né en 1945. Vit et travaille à Rambouillet. Peintre, sculpteur, poète, nouvelliste, a participé à des expositions nationales et internationales. Publie dans des revues, papier et net. Organise des expositions, des ateliers, des soirées dévolues à la poésie ou à des saynètes théâtrales. En 2003 a publié un recueil de nouvelles *Le quotidien des choses*. henri-cachau.fr

Marie Dagand : vit en région parisienne où elle a enseigné la musique quelques temps, a toujours rempli des carnets dans lesquels elle dessine parfois.

Christian Degoutte : a la chance d'être vivant, en état de marche. D'avoir un toit, une assiette, des montagnes à la fenêtre, des chemins qui mènent sur leur dos. Un fleuve qu'il peut saluer chaque jour. Des personnes à aimer. Des illusions, un vélo, de quoi lire. D'user ses semelles à des manifs. D'être faible avec le vin. Et de posséder une clarinette.

Françoise Delorme : soutient une thèse de doctorat sur la poésie contemporaine en 1996. Est intervenue en IUFM dans le cadre de la formation continue. Intervient dans les écoles, conduit des ateliers d'écriture-lecture d'adultes. Fait partie du comité de rédaction de viceversalitterature.ch (Fribourg) et de l'équipe de poesieromande.ch. Collabore à des revues (*Europe*, *Friches*). Participe à des colloques.

Guillaume Dreidemie : né en 1993, à Lyon. Études de philosophie. Quelques textes publiés dans les revues *Recours au poème*, *Vocatif*, *Infusion*, *Lichen*, *Soliflore*, *Libelle et Florilège*. Quelques textes à paraître dans les revues *Verso*, *Comme en poésie*, *Traction-brabant*, *17secondes*, *temporel*, *Portique*, *Concerto pour marées et silence* et *Traversées*.

Irène Dubœuf : poète et nouvelliste, vit à Saint-Etienne où elle a été enseignante, puis chargée de communication dans l'enseignement supérieur. Membre de plusieurs associations littéraires, intervient pour des lectures dans des librairies, médiathèques et festivals de poésie. Elle est présente dans de nombreuses revues et anthologies et a publié quatre recueils de poèmes. irene-duboeuf.jimdo.com.

Rémi Faye : né en 1956, enseigne l'allemand en lycée et en classe préparatoire. Son œuvre poétique : *Salles d'attente*, Éditions Français Réunis, 1979, *Sang et eau*, Édition Ipoméé, 1987, *Fièvre blanche*, Prix Max-Pol Fouchet, Castor Astral, 2000, *Entre les marges*, Castor Astral, 2002, *Dernier stade*, Tarabuste, 2003, *Changement d'état*, Editions Henry, 2011 et un recueil collectif, *De l'obscur*, L'Harmattan, 2004.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écritures* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié un premier texte dans le numéro 11 de la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Patrick Guillard : ce jeune demi centenaire amoureux des paysages cherche les mots justes pour évoquer la caresse d'un banc de brouillard... La compagnie des bons livres lui souffle des réponses.

Claudine Guillemain : ex-géologue, enseignante retraitée qui a toujours soif de voir et d'apprendre.

Cécile Guivarch : auteure franco-espagnole née près de Rouen en 1976. Elle anime le site de poésie contemporaine *Terre à Ciel*. Ses dernières parutions en 2015 : *Renée en Elle*, Editions Henry et *S'il existe des fleurs*, Editions L'Arbre à paroles.

Dominique Lardeux : plasticien, peintre et dessinateur. De formation scientifique, agrégé d'Arts Plastiques, il a enseigné les Sciences Physiques puis les Arts Plastiques en lycée, tout en développant un travail artistique. Il a participé à de nombreuses expositions en France et à l'étranger, personnelles et collectives - notamment en Belgique, aux USA, et en Chine.

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *J'en gage le corps* (2011) aux éditions de l'Amandier et *Métamorphose du chemin* (2014) aux éditions Éclats d'encre.

Jean-Michel Maulpoix : est l'auteur d'ouvrages de prose poétique, parmi lesquels *Une histoire de bleu*, *L'Écrivain imaginaire*, *Domaine public*, *Pas sur la neige*, et à paraître en février 2017 *L'hirondelle rouge*, publiés au Mercure de France. Il a également fait paraître des études critiques sur Henri Michaux, Jacques Réda, René Char, Rainer Maria Rilke et Paul Celan, ainsi que des essais généraux de poétique. Son écriture, où dialoguent sans cesse la réflexion sur la création et la réflexion sur la poésie, renouvelle le « lyrisme critique ». Il dirige la revue numérique de littérature et de critique *Le Nouveau Recueil*. Ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé de Lettres modernes, auteur d'une thèse de Doctorat d'état sur « la notion de lyrisme », il enseigne la poésie moderne et contemporaine à l'Université Paris III-Sorbonne.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; un plaisir qui peut être partagé.

Éric Piette : né en 1983 à Charleroi. Licencié en philosophie morale de l'Université Libre de Bruxelles. Premier livre en 2011, *Voz*, éditions Le Taillis Pré, prix Nicole Houssa de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et prix Gauchez-Philippot. *L'impossible nudité*, 2014 prix Polak de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et prix Marcel Thyry.

Pierre Rosin : est peintre à l'huile et en images numériques, illustrateur et poète. Il expose actuellement un ensemble de ses images et poèmes, « jardin doux et amer ». Il habite près de Poitiers. pierrerosin.fr

Harry Szpilmann (Belgique, 1980) : est l'auteur de *Sable d'aphasie*, prix Emile Polak 2012, *Ces espaces à la base*, *Les rudérales*, *Liminaire l'ombre*, et *Du vide réticulaire* (à paraître prochainement). Ses textes ont en outre été publiés dans une vingtaine de revues. Lauréat de la bourse de poésie SPES 2015, photographe amateur et traducteur à ses heures, il vit actuellement à Mexico City, où il se consacre à l'écriture.

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Dominique Lardeux © D. Lardeux

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

ISSN 2105-0430

www.incertainregard.com

www.bibliotheque-acheres78.fr

I, place de la Jamais contente, 78260 Achères